NOVEMBRE 1913 TROISIÈME SÉRIE N° 47

# LE VOILE D'ISIS

**Revue mensuelle d'Études ésotériques, psychiques et divinatoires**

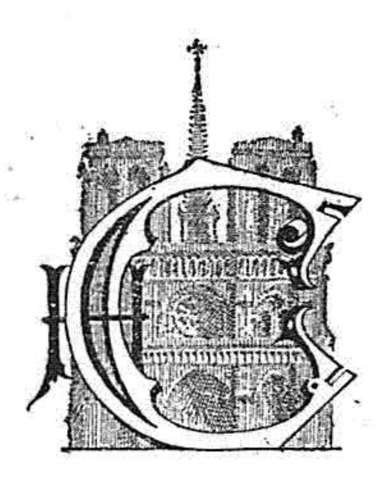
*Fondée par le Dr PAPUS en 1890*

**23E ANNÉE**

Prix du Numéro ..... **0.50** | Abonnement unique. **5 f. par an**

**Principaux Collaborateurs :**

ALFÉGAS, Dr ALLENDY, G. ALLIÉ, ALTA, F. Ch. BARLET, E. BOSC, M. BOUÉ DE VILLIERS, G. BOURGEAT, J. BRICAUD, C. B., E. C. GRILLOT DE GIVRY, Dr H. GRORICHARD, A. HAATAN, A. JOUNET, JULEVNO, KADOCHEM, Dr PAPUS, P. REDONNEL, Dr RÉGNAULT, P. RIMORI, SÉDIR, TIDIANEUQ, G. TRARIEUX, Dr VERGNES, WARRAIN O. WIRTH.



**Rédaction et Administration : Téléph. 820-43**

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

PARIS

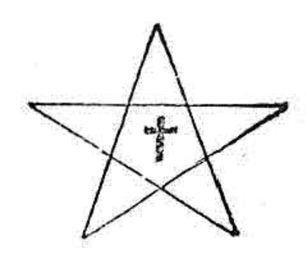
23e Année Novembre 1913 Troisième Série N° 47

# LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires

| Le Hasard n'existe pas | ABONNEMENT UNIQUE 5 FRANCS PAR AN | Le Surnaturel n'existe pas |
|---|---|---|

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose



## SOMMAIRE

# NOS PROJETS

(*Suite*)

---

Nous avons donné dans le précédent numéro notre ligne de conduite pour l'année prochaine. Nous continuerons aujourd'hui la suite de nos projets qui, nous l'espérons, seront accueillis avec un grand intérêt par tous nos lecteurs.

Ayant fait un referendum auprès de nos collaborateurs, plusieurs d'entre eux ont bien voulu nous donner quelques lignes sur les travaux qu'ils comptent mettre au jour dans les colonnes de la Revue.

**Le Voile d'Isis** offrira donc, à ses lecteurs, la première traduction française du *Quadripartitum* de PTOLÉMÉE ; cette traduction sera faite par les soins de M. JULEVNO, l'auteur-astrologue si apprécié.

**Le Quadripartitum** de **Ptolémée d'Alexandrie** est un **traité d'Astrologie** en quatre livres, qui comprend toutes les *règles et les observations des anciens Astrologues tant Egyptiens que Chaldéens, recueillies et expérimentées par Ptolémée. Cet* **ouvrage incomparable** *a servi, depuis Ptolémée, à former tous les autres traités, qui nous ont été laissés par les Astrologues du Moyen-Age. On peut dire que c'est véritablement la* **pierre angulaire** *de l'Astrologie et que cet ouvrage doit être le* **livre de chevet de tous les Astrologues.**

Le Dr REGNAULT écrira entre autres articles : *Filles ou garçons ? étude sur la détermination du sexe des enfants* et *Les animaux symboliques.*

M. E. C. donnera une très curieuse étude sur *la divination par le jeu de l'Oie.*

M. JOUNET étudiera *la Magie Militaire.* Puis dans une série d'articles, d'après le Christianisme ésotérique et la Kabbale, notre collaborateur fera le *tableau des Derniers temps* (*Règne de l'Antéchrist, Millenium*).

M. BOUÉ DE VILLIERS, à côté de son grand roman magique, écrira sur l'*Astrologie*, la *Tradition ésotérique* et la *Psychologie Occulte.*

M. BOURGEAT donnera des *Nouvelles Initiatiques* dont nous donnerons, par la suite, les titres.

M. OSWALD WIRTH exposera le *programme initiatique,* tel qu'il est tracé par le rituel maçonnique (symbolisme constructif) et par les opérations prescrites pour l'accomplissement du Grand Œuvre (symbolisme métallurgique).

Deux personnes dont nous ferons connaître plus tard les noms écriront, l'une : *Les épreuves initiatiques sur le théâtre contemporain,* et l'autre sur *La musique dans ses rapports avec l'ésotérisme.*

M. ALFÉGAS fera connaître dans le prochain numéro le titre de sa grande étude sur *les Nombres* qui paraîtra au cours de l'année prochaine.

Nous avons réservé en dernier lieu le nom d'un nouveau collaborateur. C'est celui de M. BUCHÈRE. A notre demande, notre ami a bien voulu reprendre après trois ans de silence, sa collaboration. Nos lecteurs liront, avec satisfaction dans le numéro de Décembre la suite de « *Simples Conseils* ».

Dans ce même numéro de Décembre, nous apprendrons définitivement, à nos lecteurs, le fin mot de nos projets.

P. CHACORNAC.





# Les Symboles Sacrés

## II

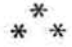
## Exotérisme et Esotérisme

Voici deux mots, n'est-ce pas ? aussi proches que possible l'un de l'autre : la différence est seulement d'une lettre : ici un x, là un s. Et ce presque rien signifie l'infini. C'est ainsi continuellement que dans l'occulte on peut être dupe de l'apparence.

« Moi, Isis, dit une inscription maintes fois répétée sur les tombeaux égyptiens et reproduite dans cette Revue, n° 45, page 316, moi Isis, je suis tout ce qui sera, tout ce qui est, tout ce qui a été. » Isis est la Nature, traduisent nos historiens des religions : et les esprits superficiels concluent que la religion de l'antique Egypte était le Naturalisme et le Panthéisme. J'en demande bien pardon à ces Messieurs : mais ni de l'inscription, ni de la Nature ils ne poussent la lecture jusqu'au bout. « Aucun des mortels n'a pu tirer mon voile », continue le texte isiaque, indiquant nettement ce que les voyants ont toujours pensé de la Nature.

Les sages de l'Antique Sagesse étaient, en effet, des *voyants*. Sinon, comment leur génie, sans instructeurs ni ancêtres terrestres, aurait-il pu créer la science et l'industrie et le langage ? Ce qu'ils ont fait, évidemment : car, sans cela, comment l'Humanité aurait-elle vécu, conquis la terre, et formé dès le début ces civilisations prodigieuses dont rendent aujourd'hui témoignage à nos érudits stupéfaits des découvertes aussi incontestées qu'inattendues ?

Non ! manifestement, ces créateurs ne bornaient pas leur horizon là où veulent l'arrêter les destructeurs : pour ces surhommes qui furent les premiers hommes, ce qui paraît ne niait pas mais proclamait ce qui ne paraît pas, leur esprit n'était pas assez enfoncé dans la matière pour l'ignorer lui-même. Et nous pouvons le constater ; car l'empreinte de leur génie fut telle dans ce qui dure encore de leurs créations géniales, dans le langage, que chez nous aujourd'hui, après des centaines de milliers d'années, et malgré les traductions successives à travers la filière des langues qui, avec le temps, s'engendrèrent les unes les autres, le mot qui, dans notre admirable langue française, désigne la qualité caractéristique de l'homme, le mot *Intelligence,* contient, comme un diamant indestructible dans un nouvel écrin, le nom le plus primitif de Dieu, EL : INT-EL-LIGENCE signifie étymologiquement « lire Dieu à l'intérieur des choses » ; et tous les mots classiques de toutes les philosophies traditionnelles dénoncent de même, qu'on le veuille ou non, la cause invisible cachée sous l'apparence visible.



« Qu'on le veuille ou non », ai-je dit. Est-il vraiment possible que, parmi tous les progrès de l'esprit et ses victoires sur la matière, certains « grands esprits » de l'heure actuelle mettent tout leur esprit à nier l'esprit ? C'est non seulement possible ; c'est devenu le programme obligatoire des philosophes à rebours qui enseignent aujourd'hui la philosophie : les docteurs orthodoxes de l'Evolutionnisme veulent absolument que l'évolution pour nous ait consisté à ne pas évoluer, et que l'homme soit toujours une bête, qui a changé de forme sans doute, et qui même, n'ayant plus de poils, se met des habits, mais qui n'en est pas moins une bête, et pas autre chose. Heureusement, il y a des hommes qui résistent à cette glorification savante : et c'est pour eux une plaisante comédie que la science aujourd'hui consiste à tronquer la science, le Naturalisme à décapiter la Nature, et le Positivisme à nier ce qu'il y a de plus positif.

Mais peu importent à la Nature les décrets du Naturalisme ; le fait positif se moque des positivistes. « Ce qui

est est » ; et, sous quelque nom qu'on le dissimule, Monisme ou Panthéisme ou Matérialisme, le « tout est un », manifestement est le contraire de ce qui est. Le changement de nom ne change pas les choses : ce que l'on appelle aujourd'hui « évolution », c'est tout simplement « la greffe », et les jardiniers savent par expérience que la greffe ne se fait pas toute seule, mais que ce sont eux qui la font, et que pour perfectionner un sujet quelconque, ce n'est pas à lui seul qu'ils demandent ce perfectionnement, mais qu'ils lui insèrent une greffe empruntée à un autre sujet de qualité supérieure. Pour passer du particulier au général, la Sagesse Antique traduit en un langage symbolique le fait universel lorsqu'elle enseigne qu'Isis ne suffit pas à engendrer Horus, mais qu'il y faut aussi Osiris, et que les deux, même unis sont deux : qu'Isis n'est pas Osiris, que le passif n'est pas l'actif, que le masculin n'est pas le féminin, que l'esprit n'est pas la matière.

Les prétendus docteurs qui, aujourd'hui, en étudiant la Nature n'y veulent voir que les phénomènes, sont aussi docteurs qu'un illettré qui verrait les caractères d'écriture ou d'imprimerie tracés sur le papier, la couleur de l'encre, la forme des lettres, et qui dirait : « C'est tout ; il n'y a pas autre chose ! » — Pardon, Monsieur le primaire ! il y a la signification cachée sous les signes : il y a non seulement les mots formés par les groupes de lettres, et les phrases formées par les groupes de mots ; il y a les idées exprimées par les mots et les phrases ; et ce sont les idées qui ont créé les mots, ce ne sont pas les mots qui ont créé les idées ; et les idées ne se sont pas créées toutes seules, mais sont filles d'un esprit qui les a enfantées. Celui qui ne voit pas cela prouve toute simplement qu'il ne sait ni lire ni penser ; mais son ignorance ne prouve pas que ce qu'il ignore n'existe pas. Mais que dis-je ? l'illettré connaît son ignorance et se garde bien de prétendre que sa science est la science totale. « C'est un orgueil propre aux lettrés, disait Kon-Tseu, de vouloir supprimer les degrés auxquels ils n'ont pas su parvenir. » La Nature, heureusement, est réfractaire à leur vouloir comme elle est supérieure à leur savoir : et, quoi qu'en dise Epicure, il n'y a pas que les atômes dans la Nature ; il y a la vie, il y a l'intelligence ; et l'intelligence des Epicuriens ne réus-

sira pas à démontrer que l'intelligence n'existe pas, ou qu'elle résulte tout simplement de la multiplicité des atômes.

Nos docteurs matérialistes, il est vrai, ne se réclament plus d'Epicure, mais d'un inventeur germanique qui appelle son matérialisme d'un nom plus abstrait : le Monisme. *Monisme* est un mot grec qui signifie : tout est un ; et ainsi sorti du nuage de l'incompris, cet exotérisme greco-allemand apparaît tel qu'il est : le contraire même de ce qui est. Ne nous perdons pas dans l'abstraction, je vous prie, mais soyons positivistes. Tout n'est pas un dans ce qui est : outre la catégorie *quantité,* il y a dans les êtres et dans les idées la catégorie *qualité ;* et je défie absolument un positiviste sérieux de soutenir que les deux sont un ou que la quantité peut produire la qualité. Quoi qu'on dise ou quoi qu'on fasse, l'or n'est pas l'ordure ; l'huître n'est pas la perle, même quand la perle est dans l'huître ; de même un homme grossier n'est pas un homme distingué ; ni un idiot un homme intelligent. Et la multiplication n'y peut rien : dix mille imbéciles ne feront jamais un homme de génie ; dix mille défauts ne seront jamais une vertu ; dix mille crimes se seront jamais une bonne action. Et la variété existe même dans l'unité : le même esprit n'est plus le même à soixante ans qu'il était à vingt ans ; le même cœur peut haïr la même personne pour laquelle tout à l'heure il était plein d'amour ; la matière du cœur n'y est pour rien, pas plus que la matière du cerveau ne s'est développée comme s'est développée l'intelligence, de vingt à soixante ans. Manifestement, ce n'est pas de la matière qui produit ces manifestations-là ; manifestement, tout ce qui est vie, intelligence, amour, est du pays de l'invisible, malgré ses manifestations visibles ; et l'Esotérisme se révèle ici clairement aux esprits qui n'ont pas fait le vœu d'Exotérisme.

***

Mais qui dit *Esotérisme* ne dit pas *Occultisme.*

L'Occultisme était, dans les écoles antiques, le secret enseignement des sciences physico-chimiques qui pouvaient devenir dangereuses entre les mains des méchants ; et, en effet, l'instruction indiscrète qui, aujourd'hui, les livre à

n'importe qui, crée partout des dangers et multiplie les attentats : mais par cette vulgarisation, l'Occultisme est devenu un mot vide de sens.

La science physique, au contraire, la connaissance de l'âme n'a jamais été une science occulte ni occultée : les sacerdotes avaient mission de l'enseigner. Mais par là même que l'objet en est invisible, c'est une science ésotérique, accessible à ceux-là seulement qui savent voir à travers le voile. Même de nos sens physiques, en réalité, certains emplois sont hors de la portée du vulgaire et ne sont nullement le fait de tous les hommes : point ne suffit d'avoir le sens de la vue pour avoir le sens esthétique ; point ne suffit d'avoir des oreilles pour avoir l'oreille musicale ; point ne suffit non plus d'avoir un cerveau pour avoir le sens philosophique. Le beau, le bien, l'harmonieux, quoique prenant une forme sensible et tombant sous nos sens physiques, sont d'un domaine supérieur, du domaine *méta-physique,* dit-on en grec : c'est une essence invisible unie aux formes sensibles qui donne ces qualités transcendantes aux choses d'ici-bas ; comme c'est une chose invisible, la vie, qui, unie à la matière, fait les corps vivants.

La vie, en effet, est triple : physique, psychique, intellectuelle ; et , l'étymologie nous l'a dit tout à l'heure, l'intelligence est le sens de l'invisible, la vision de l'Etre-Source, de l'Etre-Cause, de El, de Dieu, caché sous le voile de tout ce qui est et qui vit.

Ainsi, qui dit « intelligence », dit « ésotérisme » ; ainsi, la philosophie est de l'ésotérisme ; et j'ajoute, car c'est vrai aussi, on ne peut pas être ésotériste, si l'on ignore la philosophie.

Rendant compte de ma conférence sur l'Eucharistie, dans le *Voile d'Isis* de septembre, page 352, un jeune Soudba me fait dire « que la communion par le pain et le vin n'est que l'assimilation par l'homme des forces vitales contenues dans la nature, et qu'elle symbolise l'assimilation par l'âme consciente de l'influence divine ». Peut-être ce jeune lecteur pense-t-il être entré, mais il est encore hors du temple de l'Esotérisme. Le premier degré à franchir, c'est d'apprendre la trinité des forces et des vies : forces *animiques* contenues dans la Nature et qui sont la nourriture de notre corps ; forces *psychiques,* qui sont la vie de l'âme ; forces

*spirituelles,* qui sont la vie de l'esprit. Les religions, quelles qu'elles soient, ont pour fonction de développer, d'exciter, de nourrir et d'élever toujours plus nos forces psychiques et spirituelles ; et les sacrements ne méritent ce nom que lorsqu'ils contiennent *réellement* — un repas symbolique ne suffit pas plus à l'esprit qu'il ne suffit à l'estomac — ces forces psychiques et spirituelles localisées tout exprès par Dieu dans le but de nous unir efficacement à Lui, de communier notre vie à sa vie. Et pour cela, point ne suffit d'une suggestion par tel signe convenu comme la suggestion de telle idée par tel mot dans une langue connue : ce qu'il faut, c'est la présence réelle de la virtualité divine dans un sacrement efficacement réalisé ; comme la présence réelle, non pas seulement conventionnelle, de la lumière et de la chaleur dans le feu du foyer, des rayons du soleil dans le verre concentrique. C'est exotérisme pur de ne voir dans la Religion, comme dans la Nature, que le fait extérieur ; et la fonction de l'Esotérisme est précisément de faire échec à l'Exotérisme. Plus que tout autre, ce nom est réfractaire au contre-sens : car rien qu'à le prononcer on proclame l'intime, l'intérieur, l'invisible caché sous le visible. Ce qui est visible n'est qu'un voile ; et l'Esotérisme consiste à percer le voile. Si les occultistes n'ont plus de raison d'être, les ésotéristes auront toujours à remplir leur mission, qui est de pousser le positivisme jusqu'au bout de l'Etre ; de pousser la philosophie jusqu'à son véritable objet, l'Invisible, car toutes les autres sciences ont pour objet le Visible.



L'Esotérisme a donc le devoir de tenir école ; et les ésotéristes ne doivent pas craindre, s'ils veulent mériter ce nom, de rappeler à la vérité historique et philosophique les ignorants ou les sectaires qui prétendent, après des cent mille ans que l'esprit humain existe, inventer aujourd'hui l'esprit humain.

Il faut bien convenir qu'après les grands génies de l'Orient et de l'Occident, les Brahma, les Moïse, les LaoTseu. les Kon-Tseu, les Bouddha, les Hermès, les Platon, les Aristote, les Origène, les Plotin, les Thomas d'Aquin, les Leibnitz, les Descartes, les Malebranche, il n'y avait qu'un

moyen d'innover : c'était de détruire. Et c'est ce que font, autant qu'ils le peuvent, nos exotéristes de l'heure actuelle. Professeurs officiels de philosophie, leur enseignement a pour but de détruire la philosophie ; leur rationalisme consiste à nier la Raison : et leurs disciples, masquant le servilisme du nom d'indépendance, se laissent imposer cette honte de borner leur intelligence à la sensation et leur vertu à la bestialité ; parce que cette honte est une gloire facile, sinon honorable, et que l'animalité est une morale peu gênante, sinon très transcendante. Professeurs et disciples, en habiles gens qu'ils sont, cachent ce néant et cette bassesse sous un amas d'érudition exotérique, en affublant ce manque d'une surabondance de mots, de phrases, et d'apparences d'idées empruntées aux dictionnaires étrangers. Car c'était l'inconvénient de « notre admirable parler français » que sa claire lumière eût percé à jour cet amoncellement de nuages dont sont uniquement formées les plates constructions de nos matérialistes. Et voilà pourquoi, contre un vrai philosophe, un Boutroux, qui met son honneur à montrer clairement en clair français l'éternelle et claire lumière, les professeurs d'obscurantisme mettant sur les yeux de leurs écoliers des verres fumés, de fabrique nitchéenne, et n'admettant d'autre soleil pour éclairer les faits universels de l'Homme et de la Nature, que la lumière artificielle des usines germaniques. Aux esprits qui préfèrent le Soleil, c'est de lui que je parlerai, en clair français, dans une prochaine causerie ésotérique.

ALTA.

---

Le 13 de ce mois, 2e jeudi de Novembre, l'abbé ALTA, docteur en Sorbonne, reprendra à 2 heures ½, comme à l'ordinaire, ses conférences sur l'évolution théologique. Et à la même heure, dans la même salle F. de l'Hôtel des Sociétés Savantes, le 2e et le 4e jeudis jusqu'à la fin de Mai, il continuera le cours qui depuis trois ans a formé autour du sympathique docteur un auditoire intelligent de plus en plus nombreux.

# L'entraînement astrologique

Comme nous l'avons dit dans un précédent article, nous pouvons tous modifier notre destinée, sinon la transformer. Les astres prédisposent, mais ne déterminent pas toujours, affirme un vieil adage latin. En effet, nous avons d'une part la fatalité qui pèse sur nous, résultat de nos fautes et de nos aspirations antérieures ; d'autre part, la providence nous a donné, pour combattre le « dam » qui nous menace et pour nous purifier, le libre-arbitre, la volonté. Deux forces s'opposent donc en nous : la fatalité qui est l'emprise du passé, la volonté, germe de l'avenir.

L'astrologie n'est pas une science fataliste. Elle reconnaît que nous subissons des influences puissantes ; mais elle ne nous dénie pas le pouvoir de les combattre. Certes, les inconscients et les faibles subiront passivement et servilement leur destin et toutes les prédictions, pour eux, se réaliseront mathématiquement. Il n'en sera plus de même pour l'initié et pour l'homme conscient.

Que faut-il faire pour modifier sa destinée et, comme on dit vulgairement, pour réussir dans la vie ?

Tout dépend de la personnalité astrologique de l'individu. La méthode qui serait excellente pour l'un serait funeste à un autre.

Voici, en quelques mots, les méthodes à suivre :

Le *Solarien* devra, pour s'attirer l'influence bénéfique de son astre recteur agir comme lui : il devra rayonner, créer, féconder, exercer une influence et n'en point subir. Sa devise sera : « Je rayonne. »

Le *Lunarien,* au contraire, devra subir, être passif ; mais il ne devra se laisser influencer que par des personnes ayant des types planétaires bienfaisants (Vénus, Jupiter, Soleil). Il sera doux, souple, délicat, d'humeur facile. Sa devise sera : « Je subis et je reste ».

Le *Martien* devra être actif et énergique. En toutes cir-

constances, les promptes décisions et les actions d'éclat lui seront favorables. Il ne pourra avoir recours à la persuasion ou à l'adresse : il échouerait. Sa devise sera : « Trancher et non dénouer. »

Le *Mercurien,* au contraire, ne triomphera que grâce à la persuasion et à l'adresse. Les actes décisifs lui seront presque toujours préjudiciables. Sa devise sera donc : « Dénouer et ne jamais trancher. »

Le *Jupitérien* devra dominer et plutôt ne rien être que d'être peu. Mieux vaudra pour lui être le premier dans une petite cité que le second à Rome. Aut Cœsar, aut nihil. Sa devise sera : « Je domine. »

Le *Vénusien* devra agir par séduction, — par des actes de beauté ou de grâce. Il utilisera d'ailleurs avec fruit sa puissance passionnelle innée. Il sera raffiné dans son costume comme dans ses attitudes. Sa devise sera : « Opérer par le charme. »

Le *Saturnien* sera sobre. Son habillement sera sévère, son attitude réservée. Voué à la solitude, il travaillera dans l'ombre, ne paraissant dans la société qu'au moment propice. Là où le Solarien disperse ses efforts pour triompher, lui, devra les concentrer. Sa devise sera donc : « Je concentre. »

Chacun d'entre nous a donc sa devise astrologique qui lui indique la voie à suivre. D'une ligne de conduite très simple dépend le succès.

Mais, comme on sait, chaque astre a son influence bonne ou mauvaise, ses vertus et ses vices, comme l'indique le tableau planétaire suivant :

| ASTRES | VERTUS | VICES CAPITAUX |
|---|---|---|
| Soleil | Conscience | Orgueil |
| Lune | Imagination | Paresse |
| Mars | Volonté | Colère |
| Mercure | Intelligence | Envie |
| Jupiter | Liberté | Gourmandise |
| Vénus | Amour | Luxure |
| Saturne | Prudence | Avarice |

Ce simple tableau a l'avantage de nous montrer quels sont nos points forts et nos points faibles. D'une part, c'est l'arme dont nous pouvons nous servir, l'égide qui

nous permettra de nous défendre ; d'autre part, c'est le péril qui nous menace, l'écueil où nous pouvons sombrer. N'est-il pas merveilleux de constater que les sept péchés capitaux s'appliquent aux sept astralités humaines ? Il n'est pas moins merveilleux de voir que la Providence nous a donné pour triompher sept vertus suréminentes.

Le Martien a pour vaincre son penchant à la colère, la volonté, la puissante volonté qui peut tout. Le Solarien pour se guérir de l'orgueil insensé a le don de la « conscience » ; il lui suffira de prendre conscience de lui pour constater combien sont insensées les vanités de ce monde. Le Vénusien devra craindre la luxure, il trouvera son panacée dans l'Amour pur.

Un maître en la matière nous a indiqué aussi les moyens de réagir, contre l'influence maléfique d'une planète.

| | | |
|---|---|---|
| Le Solarien devra se tempérer en | | Mercure. |
| Le Lunarien | — | Soleil. |
| Le Martien | — | Jupiter. |
| Le Mercurien | — | Vénus |
| Le Jupitérien | — | Saturne. |
| Le Vénusien | — | Saturne. |
| Le Saturnien | — | Vénus. |

Chaque individu devra donc se placer sous l'égide d'un autre type planétaire. Le Saturnien voué à une solitude néfaste devra suivre la méthode vénusienne que nous avons indiquée plus haut, en opérant par le charme. De son côté, le Vénusien trop efféminé devra se tempérer dans le sage Saturne.

Pour y parvenir, les plus simples et les plus petits moyens ne sont pas à dédaigner. L'art de s'habiller y aura sa part. Le saturnien abandonnera l'habit noir et sobre pour les vêtements gracieux du vénusien : l'étoffe sombre fera place à la claire, etc. Nous savons tous, et les femmes surtout, l'influence que peut avoir sur notre mentalité un costume. Plus d'un écrivain a montré comment certaines grandes dames avaient reculé devant le vice grâce à la crainte qu'elles avaient de l'attitude vile et triviale. Or, leur attitude altière, elles la devaient presque tout entière à leur vêtement...

Un moyen très simple aussi est celui qui consiste à fré-

quenter un être ayant l'astralité dont on cherche à s'attirer le bénéfice. Le cas n'est pas rare des Saturniens qui se libèrent peu à peu de l'influence funeste de leur astre en entrant en contact d'amitié avec un Vénusien ou, si l'on préfère, avec une Vénusienne. Le proverbe populaire: Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es » a des raisons occultes. Magiquement, il y a donc, on le voit, un véritable art à choisir ses amis et ses amies.

Dans les mariages contemporains, on s'en tient à tenir compte de l'état de fortune des conjoints ; nul ne s'inquiète de leur mentalité. Et l'on s'étonne de constater que les mauvais ménages se multiplient. Pourquoi n'y a-t-il pas des professeurs éclairés qui, consultés, étudieraient les futurs époux et pourraient établir s'il y a « concordance » entre eux et si l'un s'adapte à l'autre ?

Grâce aux tableaux astrologiques, chacun d'entre nous pourrait soulever le voile mystérieux qui enveloppe — plus impénétrablement encore que les voiles des orientales — la personne aimée. Certes, il y a la loi des complémentaires ; mais ne faut-il pas tenir compte aussi de l'amitié et de l'inimitié inhérentes aux planètes, comme l'indique le tableau suivant :

| ASTRE | AMI DE : | ENNEMI DE : |
|---|---|---|
| Soleil | Jupiter, Vénus | Saturne, Mars |
| Lune | Tous excepté : | Saturne et Mars |
| Mars | Vénus, Saturne | Tous les autres |
| Mercure | Tous excepté : | Mars |
| Jupiter | id. | id. |
| Vénus | id. | Saturne |
| Saturne | Mars | Tous les autres |

On s'étonnera peut-être de constater que Vénus, par exemple, est l'ennemie de Saturne en lequel, disions-nous, elle devait se tempérer. Ce n'est pas là une erreur : un médicament doit-il être considéré comme un mets favori ? La vénusienne se tempérera excellemment dans le commerce d'un saturnien ; mais il serait exagéré qu'elle fît d'un ami un époux.

D'après notre dernier tableau, on observera que le solarien, par exemple, s'accordera avec la jupitérienne et la

vénusienne. Mais quelle union malheureuse formeraient la solarienne *expansive et joyeuse*, avide de plaisir et de rayonnement, et le saturnien *taciturne et pensif*, aimant le calme et la solitude.

Un peu d'étude astrologique ou psychologique — le mot importe peu — éviterait bien des déboires. Comme on le voit, si l'être humain savait, non point prévoir, mais tout simplement voir, il pourrait modifier efficacement sa destinée.

L'Astrologie lui en offre le moyen en éclairant d'un jour très vif la psychologie moderne dont elle fut jadis la source pure.

Maurice BOUÉ DE VILLIERS.

---

## LES COLOSSES DE MEMNON

M. Pierre Naussane publie dans *la Vie* une suite de sonnets, parmi lesquels celui-ci évoque avec art l'Egypte pharaonique :

*Les monts, voilés de bleu, font l'horizon moins proche,*
*Et dans le soir qui met sa fraîcheur sur les champs,*
*La falaise s'allonge et se dresse ; et la roche,*
*Nue et rose, est entrée au lit d'or des couchants.*

*A la nuit elle semble une lionne accroupie ;*
*Et, si l'on veut savoir quelle main la sculpta*
*Les ombres des dieux morts sur la plaine assoupie*
*Se lèvent lentement : Osiris, Amon, Ptah,*

*Horus, Hathor, Isis, menant dans les ténèbres*
*Le chœur ressuscité de leurs rondes funèbres,*
*Sortent, mais pour un temps, de l'immobilité,*

*Car ils ont vu surgir, encor dans la lumière.*
*Deux colosses cloués à leurs sièges de pierre.*
*Les éternels gardiens de cette éternité.*

# Le SYMBOLISME des CONTES POPULAIRES

## La Chatte Blanche

Nous prions le lecteur de lire attentivement le récit suivant extrait du recueil de contes populaires de la Lorraine, par Cosquin :

**1.** « Il était une fois un jeune homme appelé Jean ; ses parents étaient riches et n'avaient pas besoin de travailler pour vivre. Un jour, ils lui donnèrent deux mille francs pour aller à la fête d'un village voisin. Jean les perdit au jeu. — « Si tu veux, lui dit un camarade, je te prêterai de l'argent. » Il lui prêta six mille francs, et Jean les perdit encore ; il était bien désolé. »

**2.** « En retournant chez ses parents, il rencontra un beau monsieur : c'était le diable. « Qu'as-tu donc, mon ami ? lui dit le diable, tu as l'air bien chagrin. — Je viens de perdre huit mille francs. — Tiens, en voici vingt mille, mais dans un an et un jour tu viendras me trouver dans la Forêt Noire. »

**3.** « De retour chez ses parents, Jean leur dit : « J'ai perdu beaucoup d'argent au jeu, mais j'ai rencontré ensuite un beau monsieur qui m'a donné vingt mille francs et qui m'a dit d'aller le trouver au bout d'un an et un jour dans la Forêt Noire. — C'est le diable ! s'écrièrent les parents, il faut courir après lui pour lui rendre l'argent. »

**4.** « Le jeune homme monta à cheval et partit aussitôt. Quand il eut fait six cents lieues, il demanda à des gens qu'il rencontra. « Y a-t-il encore loin d'ici à la Forêt Noire ? — Il y a encore six mille lieues. — Je ne suis pas près d'y arriver, dit Jean. » Enfin, juste au bout d'un an et un jour, il parvint à la Forêt Noire, et il rencontra auprès de la maison du diable une fée qui lui dit : « Voilà une fontaine dans laquelle il y a trois Plumes qui se bai-

gnent : la Plume verte, la Plume jaune et la Plume noire, tu tâcheras de prendre la Plume verte, de lui enlever sa robe et de lui donner un baiser. »

**5.** « Jean se rendit près de la fontaine et prit la Plume verte, il lui donna un baiser malgré sa résistance. « Le diable est mon père, lui dit-elle alors ; quand vous serez dans sa maison, s'il vous offre une chaise, vous en prendrez une autre. S'il vous dit : Mettez-vous à cette table, vous vous mettrez à une autre. S'il vous dit : Voici une assiette, ne la prenez pas ; s'il vous présente un verre, refusez-le; s'il vous dit de monter à la chambre haute,comptez les marches de l'escalier jusqu'à la dix-huitième. S'il vous montre un lit, couchez-vous dans celui d'à côté. Et s'il vous demande pourquoi vous faites tout cela, vous répondrez que c'est la coutume de votre pays. »

**6.** « Le jeune homme entra dans la maison du diable. « Bonjour, monsieur. — Bonjour. Tiens, voici une chaise. — J'aime mieux celle-ci. — Voici un verre. — Je prendrai celui-là. Voici une assiette. — Je n'en veux pas. — Tu es bien difficile. — On est comme cela dans mon pays. — Allons viens que je te conduise où tu dois te coucher. »

**7.** « En montant l'escalier, Jean compta les marches, une, deux, trois, jusqu'à dix-huit. « Pourquoi comptes-tu ainsi ? — C'est la coutume de mon pays. » Ils entrèrent dans une chambre à deux lits. « Mets-toi là dans ce lit. — C'est bon, dit Jean, je vais m'y mettre. »

**8.** « Le diable parti, Jean se coucha dans l'autre lit. Pendant toute la nuit, le diable ne cessa de secouer et d'agiter dans tous les sens le lit dans lequel il pensait que le jeune homme s'était couché. Le lendemain matin, il entra dans la chambre : « Te voilà, dit-il à Jean, tu n'es pas mort ? — Non, dit Jean. — Maintenant, dit le diable, tu vas aller couper ma forêt. Voici une hache de carton, une scie de bois et une serpe de caoutchouc. Il faut que, pour ce soir, le bois soit coupé, mis en corde et rentré dans la cour du roi. »

**9.** « Le jeune homme s'en alla bien triste dans la forêt. Vers le milieu de la journée, la Plume verte vint lui apporter à manger. « Qu'avez-vous, mon ami, lui dit-elle. — Votre père m'a commandé de couper tout son bois, de le mettre en corde et de le rentrer pour ce soir dans la

cour du roi. » La Plume verte donna un coup de baguette. Voilà le bois coupé, mis en cordes et transporté dans la cour du roi. »

**10.** « Le diable étant venu, fut bien étonné : Tu as fait ce que je t'avais commandé ? — Oui. — Oh ! Oh ! tu es plus fort que moi ! Eh bien ! maintenant tu vas me bâtir un beau château bien sculpté en face de ma maison, avec une belle flèche au milieu. »

**11.** « La Plume verte vint encore apporter à manger au jeune homme et le trouva couché par terre. « Qu'avez-vous, lui dit-elle ? Qu'est-ce que mon père vous a commandé ? — Il m'a commandé de lui bâtir en face de sa maison un beau château bien sculpté avec une belle flèche au milieu. — Eh bien ! lui dit-elle, je vais me changer en chatte blanche. Vous me tuerez, vous ferez bouillir ma peau dans de l'eau, vous détacherez mes os, en regardant bien comment ils sont placés, parce qu'il faudra les rajuster ensuite ; vous trouverez dans mon corps une belle flèche que vous mettrez au faîte du château. »

**12.** « Le jeune homme fit tout ce qu'elle lui avait dit. Seulement quand il rajusta les os, il y en eut un au petit doigt qui ne fut pas bien remis. D'un coup de baguette le château se trouva bâti. »

**13.** « Tu as fait ce que je t'ai commandé ? dit le diable. — Oui, dit Jean. — Oh ! Oh ! tu es plus fort que moi ! » Alors il banda les yeux à Jean et lui dit : « Voilà la Plume verte, la Plume jaune et la Plume noire. Si tu mets la main sur celle qui a été changée en chatte blanche, tu l'auras en mariage. » Le jeune homme mit la main sur celle du milieu, c'était bien la Plume verte. »

**14.** « Le soir venu, le diable dit à Jean : « Tu vas coucher dans ce lit. » Jean se coucha dans l'autre. Pendant la nuit, il s'éleva un grand vent ; la Plume verte dit au jeune homme : « Voulez-vous fuir avec moi ? — Je le veux bien, dit Jean. Aussitôt ils s'envolèrent au vent. »

**15.** « Quand ils furent près de la maison de Jean, la Plume verte embrassa le jeune homme et, de laid qu'il était, il devint beau. « Si vos parents veulent vous embrasser, lui dit-elle, ne vous laissez pas faire, car votre beauté s'en irait. Lorsque Jean fut entré dans la maison, on voulut l'embrasser, mais il s'en défendit ; il n'y eut que sa vieille

grand'mère qui le voulut absolument ; aussitôt il redevint laid comme devant. La Plume verte lui dit : « Je vais donc vous embrasser encore. » Elle l'embrassa et il redevint beau. »

**16.** « Le matin, le diable, étant monté à la chambre, ne trouva plus personne ; il se mit à la poursuite des deux jeunes gens. Sur son chemin, il vit un casseur de pierre. Il lui dit : « Avez-vous vu un garçon et une fille qui volaient au vent ? — Ah ! les pierres sont dures ! — Ce n'est pas cela que je vous demande. Avez-vous vu un garçon et une fille qui volaient au vent ? — Elles sont bien difficiles à casser. — Ce n'est pas de cela que je vous parle. »

**17.** « Le diable poursuivit son chemin et rencontra un laboureur. « Avez-vous vu un garçon et une fille qui volaient au vent ? — L'ouvrage ne va pas aujourd'hui. — Je ne parle pas de cela. » Le diable impatienté s'en retourna. »

**18.** « Cependant beaucoup de beaux messieurs qui ne savaient pas que Chatte Blanche était la femme de Jean, la recherchaient en mariage. Il en vint un qui lui donna cent mille francs. « Attendez, lui dit-elle, il faut que je sorte, j'ai oublié de fermer la porte du buffet. » Pendant qu'elle était sorti, son mari, qui avait tout entendu, tomba sur le prétendant à coups de bâton. Il en vint un autre qui donna quatre-vingt mille francs à Chatte Blanche. « Excusez-moi, lui dit-elle, j'ai oublié d'aller couvrir mon feu. » Elle sortit, Jean arriva avec un fouet et fouilla d'importance le beau monsieur. Un troisième vint qui donna soixante mille francs. « Il faut que je sorte, lui dit Chatte Blanche, j'ai laissé la porte de ma chambre ouverte. » Jean mit le galant à la porte à coups de trique. Ils se trouvèrent alors assez riches, et ils firent une belle noce. »

Faut-il voir dans ce conte, assez semblable d'ailleurs à la plupart des récits populaires, un simple tissu d'aventures fantastiques engendré dans la veillée des chaumières par l'imagination superstitieuse des paysans, ou même simplement conçu pour la distraction des petits enfants ? Et bien si l'on compare entre eux un certain nombre de contes de différents pays, on s'aperçoit que ses divers éléments se retrouvent :

Dans 1 conte de la Basse-Bretagne.

Dans 2 contes Irlandais.
Dans 3 contes Ecossais.
Dans 4 contes Suédois.
Dans 1 conte Esthonien.
Dans 2 contes Transylvaniens.
Dans 1 conte Tzigane.
Dans 1 conte Danois.
Dans 1 conte Espagnol de Séville.
Dans 2 contes Portugais.
Dans 1 conte du Brésil.
Dans 2 contes Catalans.
Dans 2 contes Grecs modernes.
Dans 1 conte Russe.
Dans 1 conte Milanais.
Dans 1 conte Picard.
Dans 1 conte Nègre de la Jamaïque.
Dans 2 contes Tyrol allemand.
Dans 2 contes Tchèques.
Dans 1 conte Italien.
Dans 1 conte Valaque.
Dans 1 conte Polonais.
Dans 1 conte Finois.
Dans 1 conte Lapon.
Dans 1 conte Esquimau Groenland.
Dans 1 conte Westphalien.
Dans 1 conte Breton.
Dans 1 conte Hongrois.
Dans 2 contes Siciliens.
Dans 7 contes Allemands.
Dans 1 conte Norwégien.
Dans 1 conte Haute-Bretagne.
Dans 1 conte Catalan.
Dans 1 conte Tyrol Italien.
Dans 2 contes Arabes.
Dans 1 conte Sibérie mérid.
Dans 1 conte Persan.
Dans 1 conte Légende Arabe.
Dans 1 conte Iles Chinoises Lieou.
Dans 1 conte Iles Célèbes.
Dans 1 conte drame Birman.
Dans 1 conte Nouvelle-Zélande.

Dans 1 conte Malgache.
Dans 1 conte Thibetain.
Dans 1 conte Santal de l'Inde.
Dans 1 conte Bengale.
Dans 1 conte Avare du Caucase.
Dans 1 conte Samoyède.
Dans 1 conte Moyen-Age Souabe.
Dans 1 conte Moyen-Age Scandinave.
Dans 1 conte Cachemire.
Dans 1 conte Indien de Calcuta.
Dans 2 contes XII^e siècle (Pentamerone).
Dans 1 conte Grec ancien.

Soit 75 contes qui ont été recueillis chez les peuples les plus divers, depuis les Esquimaux du Groenland jusqu'aux Indous, depuis les Malgaches jusqu'aux Thibetains, et dont le total est certainement très en dessous de la réalité si l'on considère que le récit populaire se transmet oralement et n'est conservé qu'accidentellement. Dans ces conditions, il est bien difficile d'admettre qu'un conte, tel que Chatte Blanche, dont les éléments se retrouvent en tous lieux et en tout temps, ne soit qu'un délassement enfantin. Il est à présumer qu'il porte en lui-même des qualités insoupçonnées à première vue, et qu'il constitue probablement un récit symbolique dont il faut pénétrer le sens caché.

Nous allons nous efforcer de voir ce qu'il en faut penser, en prenant garde de ne pas tomber dans les à-peu-près. On sait que le symbole, en raison même de son caractère de généralité, se prête si facilement à l'interprétation qu'on est jamais en peine de solution et que si on n'y apporte pas de précision, on y trouve tout ce qu'on veut. Il importe donc de serrer la question d'aussi près que possible et de faire ressortir la raison d'être de chaque détail.

Pour cela, deux procédés sont à notre disposition, l'un fondé sur l'intuition et la clairvoyance, l'autre sur la logique et les nombres.

On sait que certains sujets, convenablement entraînés, perçoivent la réponse aux questions qui leur sont posées sous forme d'images ou de scènes animées, dont ils donnent eux-mêmes l'interprétation. Ces sujets, il est vrai, n'interprètent aisément que leurs propres visions, mais ils se trouvent dans un état d'esprit qui les rend sensibles à tout

symbolisme, de sorte qu'ils peuvent nous apporter sinon un éclaircissement complet, du moins une aide efficace. Ainsi, par exemple, un sujet de ce genre auquel nous demandions si le conte de Chatte Blanche était symbolique, répondit qu'il voyait successivement un voile interposé entre une lumière et des oies, puis un oiseau chargé de pollen traversant l'espace, enfin une balance avec des chaînes énormes. Il nous traduisit ces images en disant que le conte en question constitue une vérité masquée pour les intelligences inférieures, mais semée par les trouvères à travers les peuples et acceptée par ces derniers parce qu'elle est exposée avec des éléments équilibrés et solides. De même, questionné sur la raison qui avait amené les conteurs à choisir les formes les plus variées pour la représentation du mal (diable, ogre, géant, etc.), il déclara que c'était le sphynx auquel peut s'adapter différentes têtes.

A côté de cette méthode qui nous permettra d'éclaircir les points obscurs, nous pouvons user de la logique et déchiffrer le conte comme un cryptogramme. Nous savons, en effet, qu'il faut se garder du sens littéral des mots et déterminer la signification cachée de chacun d'eux. Pour y parvenir, nous devrons rechercher les détails essentiels, les grouper et n'accepter une interprétation que si nous y démêlons un sens logique et rigoureusement adapté au reste du récit. Mais ceci suppose que nous possédons tous les détails essentiels. Il est bien probable, au contraire, qu'en raison du mode imparfait de transmission des récits populaires, nous sommes en présence d'un document incomplet, parsemé de lacunes importantes et par contre surchargé de parties littéraires.

Pour résoudre cette première difficulté, nous allons au préalable comparer tous les contes similaires et en dégager les épisodes communs. Nous démêlerons de cette manière tout ce qui mérite l'attention et prend un caractère essentiel en raison de sa survivance à travers les âges et les époques.

**1.** En recherchant par paragraphe à retrouver les éléments de Chatte Blanche, nous notons d'abord que la cause de la faute première est en général le jeu, comme dans ce conte ; mais les risques sont plus considérables, le héros joue sa fortune, même sa vie ou tout au moins des sommes énormes. Quelquefois, il s'agit de la poursuite d'un animal

fantastique, oiseau vert ou lièvre vert. Souvent encore, c'est une promesse extorquée au père qui n'en a pas compris la portée.

**2. 3.** L'être malfaisant, qui devient le maître du jeune homme, est le diable, un ogre, un géant, un sorcier, une ondine, un démon, une magicienne, parfois un grand chef ou un seigneur, le roi des eaux, le château du soleil, le marquis du Soleil, le roi du Soleil, un étranger, le chasseur vert, un chien noir. Parfois le héros est simplement entraîné dans une aventure où il franchit une porte défendue, ou bien il se trouve entraîné hors de la route. La rencontre avec l'être malfaisant, ou du moins la cause de la faute a lieu hors du lieu natal, dans un bois, dans une forêt, dans « une auberge au pays des païens ». Généralement, on laisse au héros un répit d'un an et un jour.

**4.** La plupart du temps le jeune homme doit parcourir un trajet compliqué avant d'arriver chez l'être malfaisant. Par exemple, il ira successivement dans la Lune, dans le Soleil, chez le Vent ; ou bien il franchira trois barrières, une haie de roseaux épineux, un torrent de cuivre en fusion. Le conseil de retenir une des filles du diable par la prise du vêtement est donné par saint Antoine de Padoue sous forme de moine, par un seigneur, incarnation de l'âme d'un mort auquel le héros a fait donner la sépulture, une source infecte dont il a vanté l'eau par complaisance, une sorcière, une ogresse, une géante ou une vieille.

**5.** Les 3 plumes sont les 3 filles de l'être malfaisant. Toujours elles se baignent dans l'eau, près de la terre, au bord d'un lac ou d'un étang, près d'un pont, au bord de la mer, dans une fontaine ou une rivière. Dans certains contes, on ne différencie pas les jeunes filles ; dans d'autres elles sont vêtues l'une de blanc, la seconde de gris, la troisième de bleu, ou encore deux sont noires, la troisième est blanche ; on conseille parfois de prendre la plus jeune. Elles se présentent en général sous forme de colombes ou de cane, de cygne ou d'oiseaux qui déposent leur vêtement et se changent en jeunes filles.

On les désigne sous le nom de néréiades, de filles du diable, de péris, de djinns, de filles du Soleil, de danseuses célestes, de filles du roi de la mer, encore de Walkyries. Dans ce dernier cas, elles se manifestent comme 3 femmes

qui filent, ayant auprès d'elles leur vêtement de cygne. Il arrive qu'au lieu de 3, elles sont 7 ou 12. Dans un conte des îles Shetland et un autre des Orcades, le vêtement de plumes est remplacé par un vêtement de phoque qui leur permet de regagner la mer. Le jeune homme doit toujours s'emparer du vêtement de plumes de l'une d'elles pour l'empêcher de regagner la région mystérieuse d'où elle vient et se faire épouser par elle. Le conseil donné par la Plume verte de faire le contraire de ce que dit le diable ne se retrouve que dans quelques contes. On dit qu'il ne faut prendre ni vin, ni viande chez le diable, sous peine d'être empoisonné ; on doit choisir la chaise, car si on s'asseoit sur tel ou tel meuble on est exposé à tel ou tel danger.

**6. 7.** Ici il y a une bifurcation dans les récits ; les uns continuent les aventures du héros dans le sens de Chatte Blanche, les autres se contentent de le faire vivre avec la jeune fille qu'il a épousée ; mais au bout d'un certain temps, il perd son épouse soit parce qu'il lui a laissé reprendre son vêtement de plume, soit pour les raisons données à la fin du conte de Chatte Blanche. Il devra pour la retrouver subir des épreuves analogues à celles qui vont être écrites, après quoi il la retrouvera dans le pays mystérieux d'où elle venait et qui est une citadelle de diamant, ou une montagne d'argent ou le ciel.

**8. 9.** Les épreuves imposées varient d'un conte à l'autre, mais tout en conservant un fonds commun. Dans l'oiseau vert, il s'agit de démêler des fils avant midi, l'opération se fait au moyen de la baguette. — Ailleurs, il faudra : Vaincre des éléphants et des chevaux sauvages. Tirer une flèche avec un des arcs du palais. Distinguer le petit doigt de la jeune fille parmi ceux de ses sœurs présentés à travers un écran. — Couper un arbre énorme. Retirer beaucoup d'objets jetés dans un lac plein de crocodiles. Reconnaître la mère de l'épouse au milieu de ses filles semblables à elle. — Creuser un étang, le remplir d'eau et le planter d'arbres au bord. Puis ensemencer de graine une grande plaine et la récolter en un jour. Cela se fait au moyen de colombes appelées par la jeune fille. — Distinguer la jeune fille au milieu de ses cent sœurs qui lui ressemblent ; le héros est prévenu par elle qu'elle portera

un collier de perles au front. Labourer et semer cent boisseaux avant le soir. Cela se fait par un moyen magique. Ramasser des graines semées ; cela se fait au moyen des fourmis appelées par la jeune fille. Aller vers un frère du génie malfaisant pour l'inviter à la noce. Cette épreuve est résolue au moyen d'un cheval rapide donné par la jeune fille. — Couper une grande forêt avec un coin, une hache et une cognée de verre, ou avec une hache de plomb, des coins en fer blanc, ou une hache de plomb, une scie en papier et mettre le bois en cordes. — Abattre une grande forêt, à sa place semer, moissonner, puis planter une vigne qui donne du raisin. — Couper un arbre énorme avec une hache de cire. — Bâtir un château.

**10. 11. 12. 13.** Le sacrifice de la jeune fille se présente assez rarement. Dans un conte, le jeune homme doit enlever un rocher au milieu d'un lac, puis la jeune fille lui dit de prendre une épée et un seau, de lui couper la tête, de faire couler le sang dans l'eau sans laisser tomber une goutte par terre. Le héros laisse tomber quelques gouttes, ce qui n'empêche pas la jeune fille de revenir, mais rend l'opération difficile. — Dans un autre récit, il faut retirer un anneau du fond de la mer ; couper la jeune fille en morceau et la jeter au fond de la mer. Malgré le soin apporté par le héros à l'opération, il tombe par terre une goutte de sang ; cela n'empêche pas la jeune fille de revenir à elle, puis de retirer l'anneau, mais il lui manque une phalange au petit doigt, ce qui permettra, par la suite, de la reconnaître. — Le héros doit aller chercher un nid au sommet d'une haute tour de marbre. La jeune fille se fait couper en morceaux et cuire dans une chaudière ; ses os servent à constituer une échelle qui permettra de grimper sur la tour ; un os du pied sera oublié et permettra par la suite de la distinguer de ses deux sœurs dans une nuit noire. — Dans un autre conte, la jeune fille fait avec ses doigts une échelle qui donnera au héros la possibilité de dénicher un nid, mais elle y perdra un petit doigt. — Ailleurs, on dit au jeune homme de choisir parmi les filles du Soleil, celle qui a un doigt coupé, ce sera la plus belle. — Enfin, dans un récit, la jeune fille doit être reconnue au milieu de ses sœurs changées en animaux. Elle le sera en petit chat.

**14. 15.** La défense faite au jeune homme de se laisser embrasser par ses parents sous peine de perdre sa beauté, reparaît fort peu. En général, le fait pour le héros d'être embrassé par un étranger entraînera pour lui l'oubli de la jeune fille. Il cède aux sollicitations de sa mère, sa grand'-mère ou sa nourrice ; il perd aussitôt le souvenir de sa fiancée ; et va même en épouser une autre lorsqu'il entend des oiseaux prononcer des paroles qu'il avait échangées avec elles ; la mémoire lui revient aussitôt et il s'unit pour toujours à sa compagne.

**17. 18.** Sur le conseil de sa fiancée, le héros s'enfuit. Tous deux sont poursuivis et échappent au diable en se montrant à lui sous des apparences diverses et en lui répondant de travers. Tous les contes mentionnent que les personnages rencontrés par l'être malfaisant sont des transformations du héros. Chatte Blanche est le seul récit qui n'indique pas ce détail essentiel, preuve qu'il y a là un oubli. Ainsi, dans un conte il est dit que la jeune fille se change en rocher et le jeune homme en casseur de pierre qui feint d'être sourd et se plaint de sa misère. Ailleurs, le jeune homme se change en jardin et elle en jardinière qui répond : Achetez de la belle salade. Puis en lac et en un pêcheur qui offre sa marchandise. En église et prêtre qui demande qu'on lui serve la messe. — Elle en jardin, lui en jardinier. Ensuite, elle en église, lui en sacristain. Lui en rivière, elle en petit poisson que l'ogre veut attraper et qui cause sa noyade. — En buisson d'épine et de rose. — En église et prédicateur. — En étang et poisson. — Elle en poirier, lui en femme qui abat des poires. — Elle en ermitage, lui en ermite balayant les araignées. — Lui en rivière, elle en poisson. — En jardin, le cheval qui les emporte, elle en poirier, lui en jardinier. En église, le cheval, elle en autel, lui en prêtre. — Le cheval en rivière, elle en bateau, lui en batelier. — Les chevaux en terre, les harnais en jardin, la jeune fille en laitue, le jeune homme en jardinier. Ces quatre éléments en ermitage, autel, statue de sainte, sacristain qui sonne la messe, puis en mer, barque, batelier, tanche. — Le chameau qui sert à la fuite en étang, lui en bateau, elle en batelière ; ces trois éléments en pilier, portrait, nain, puis en caisse, en oranger et en abeille qui vole autour. — Le cheval en peuplier, lui et elle en deux cor-

beaux. — Lui et elle sucessivement en deux rats, deux oiseaux, deux arbres.

**18.** Dans un conte où la jeune fille a été oubliée et s'est réfugiée chez de pauvres gens, trois seigneurs vont la trouver et lui font des propositions déshonnêtes. Elle dit au premier qu'elle a oublié de fermer sa fenêtre, au second que la porte est restée ouverte, au troisième que son veau n'est pas enfermé. Par l'effet magique de quelques paroles, elle les attache l'un à la porte, l'autre à la fenêtre, le dernier au veau et leur fait passer une nuit désagréable. Cet épisode se retrouve sans variante dans une quinzaine de récits.

Ces rapprochements permettent de saisir l'allure générale du conte et de discerner les personnages et les incidents essentiels. Pour en trouver une clef, il suffira de rechercher les répétitions et surtout les éléments précis, tels que les nombres.

Or, dans Chatte Blanche, les nombres 3 et 6 ressortent visiblement. Il y a 3 plumes, 3 séries d'aventures, donnant lieu chacune à 3 épisodes, lesquels nécessitent quelquefois 3 objets. On prête 6.000 francs au jeune homme, il fait 6.000 lieues et il monte 18, soit $3 \times 6$, marches.

On sait, d'après les données élémentaires de l'occulte que six et trois pris simultanément impliquent une idée d'évolution ; six, nombre caractéristique du minimum de contraste successif, indique une montée ou un déplacement progressif. Trois définit les grandes subdivisions de l'univers, qu'on a nommé monde divin, monde psychique, monde physique. La première de ces subdivisions s'exprime par des idées, des nombres et se perçoit rationnellement par le mode métaphysique. La seconde, appelée également monde astral ou moral, siège des émotions et des passions, se manifeste par un jeu incessant d'images ; la troisième ou monde des sens se caractérise par la fatalité des phénomènes. Le récit de Chatte Blanche, composé d'évènements fantastiques, ne saurait donc viser le monde physique ou le fantastique n'existe pas, en raison même du caractère de fatalisme qu'y prennent les lois de la matière ; il ne présente pas davantage la forme cabalistique ou abstraite qui le ferait ranger dans le monde divin ; il se rattache, au contraire, parfaitement au monde astral, surtout si on consi-

dère celui-ci tel qu'il apparaît aux voyants, comme un gigantesque Kaleidoscope où surgissent à l'infini des scènes qui impressionnent les êtres inférieurs de ce plan comme des réalités et les êtres du haut astral comme un mode de communication de pensée. C'est le monde des phénomènes fantastiques, des épreuves morales et des purifications de l'âme.

Puisque les nombres trois et six nous évoquent une idée d'évolution dans les trois plans et que le fantastique du récit nous transporte essentiellement dans le plan astral ou animique, il est à présumer que le conte de Chatte Blanche représente un stade de l'évolution de l'âme humaine et qu'il nous fait connaître les épreuves qui attendent celle-ci lorsqu'elle a fauté, ainsi que les phases qu'elle doit suivre pour se racheter. Il ne présente donc pas, comme les œuvres de la littérature courante, des scènes de la vie humaine plus ou moins copiées sur les « réalités » du monde physique, il prend les choses de plus haut, et, parce qu'il a puisé ses matériaux dans l'astral supérieur, il vise l'humanité entière et représente une épisode du chemin de croix de l'homme, tout en laissant entrevoir les moyens qu'il faut employer pour triompher de l'épreuve ou éviter le danger.

Tel est le sens général que nous croyons devoir attribuer au conte et sur lequel nous allons nous baser pour interpréter les détails. Si notre point de vue est exact, nous devons pouvoir suivre ceux-ci pas à pas et les éclairer sans difficulté. Ce sera un contrôle. Toutefois, pour abréger les commentaires, nous ferons grâce au lecteur des raisons logiques plus ou moins complexes et faciles à retrouver qui nous ont guidé pour adopter tel ou tel sens symbolique ; nous le prions seulement de se reporter au texte du conte et de le comparer à l'interprétation paragraphe par paragraphe (1).

(*à suivre.*) E. C.

---

(1) J'adresse tous mes remerciements à M. Picard, membre du groupe paléosophique pour l'aide précieuse qu'il m'a apporté dans l'interprétation du conte,

# Une Société Secrète Mystique au XIX[e] siècle

---

## L'Œuvre de la Miséricorde

I

Il est actuellement dans le monde spirituel un fait d'une portée immense et qui intéresse au plus haut degré les destinées de l'humanité tout entière. Ce fait spirituel — dont il ne nous est pas permis de parler actuellement — a eu dans le courant du XIX[e] siècle sa contre-partie dans notre monde physique par un fait matériel qui est passé pour ainsi dire inaperçu, et pour lequel les hommes n'ont eu qu'indifférence ou dédain.

Ce fait, c'est la manifestation terrestre connue sous le nom d'*Œuvre de la Miséricorde.*

On a beaucoup écrit sur cette Œuvre. Bon nombre de ceux qui ont écrit ne savaient rien ou presque rien. *Ceux qui savaient* (les initiés à cette Œuvre) n'ont écrit que ce qu'ils en avaient reçus.

Si le moment est venu aujourd'hui d'en dire davantage, il ne sera néanmoins dit que ce qui doit être dit, le reste étant réservé pour le jour de la nouvelle manifestation du fait spirituel dont nous avons parlé plus haut.

L'Œuvre de la Miséricorde, qui fut révélée au monde par le grand illuminé Pierre-Michel-Eugène Vintras, est, *exotériquement,* une œuvre prophétique : l'annonce d'une ère nouvelle qui sera l'ère de la glorification de Jésus-Christ, l'ère promise de la régénération, par la diffusion et la communication de l'esprit d'amour et de dévouement. *Esotériquement, elle est un grand vaisseau lancé sur le monde et qui contient les plans et les moyens de l'arracher à sa perte et de le conduire au règne glorieux de Jésus-Christ.*

Cette Œuvre fut préparée par différents organes prophétiques, et cette phase préparatoire eut plusieurs périodes

pendant lesquelles elle se poursuivit avec discrétion, mystérieusement, connue de très peu de personnes.

La première période fut manifestée par une société de personnes pieuses connue sous le nom de *Société de Saint-Jean-Baptiste,* parce qu'aux réunions assistait le Saint Précurseur, toujours visible au voyant, et quelquefois à tous les membres.

A l'époque de la Révolution, le voyant était un nommé Loiseaut, de Saint-Mandé, près Paris. Un prêtre lui succéda. Puis, une femme, sœur Françoise André fut appelée au ministère prophétique. Le saint homme, c'est ainsi qu'elle nommait le Précurseur, lui apparaissait souvent. Il la conduisait hors de Paris en des lieux sanctifiés par le sang des martyrs des premiers âges du Christianisme, et là, lui donnait des instructions sur l'avenir, sur le perfectionnement des membres de la Société pour les rendre participants de la nature divine. Là se passaient sous ses yeux toutes les scènes du monde spirituel. Cette Société d'Elus formait en 1800 une Eglise de cinq à six cents membres.

La sœur André étant morte le 1^er avril 1803, le ministère prophétique fut donné à un des frères de la Société, M. Legros, avec qui devait commencer une nouvelle période pour la Société. M. Legros reçut l'ordre de faire bâtir une maison en un lieu qui lui fut désigné, rue Basse Saint-Pierre, au Marais, à Paris, exprès pour servir de temple à cette Eglise dont il devenait le Prophète. C'est dans la chapelle que s'assemblèrent depuis tous les initiés de la Société de Saint-Jean.

Aux avantages des précédents voyants, M. Legros en possédait un autre infiniment rare : il voyait l'intérieur de tous les personnages qui occupaient la scène du monde, et le sort qu'ils se préparaient. De la mission de M. Legros, rien ne fut écrit : il y avait défense absolue ; c'était le temps des œuvres secrètes. Ceux qui, en secret, avaient pris des notes, reçurent, en public, avec reproche de désobéir à Dieu, l'ordre de les brûler, rien de cette œuvre spéciale ne devant être divulgué. Tout ce que nous en savons, c'est qu'au dire des initiés, il y avait surtout devoir d'une entière discrétion à l'égard du clergé qui devait être, dès qu'il en aurait connaissance, très hostile à cette

œuvre annoncée de miséricorde. Aussi, le prêtre qui venait, de temps à autre, célébrer dans cette chapelle et renouveler le Saint-Sacrement que M. Legros était autorisé à y conserver, n'apprit-il jamais rien.

Un incident à noter dans la mission prophétique de M. Legros, c'est qu'il reçut l'ordre surnaturel de solliciter dans la maison royale de Charenton, un emploi qu'il occupa de 1814 à 1816, et qu'il eut ordre aussi de quitter pour revenir à Paris prendre soin du troupeau dont il était le conducteur, quand la circonstance pour laquelle Dieu l'avait envoyé dans cet hospice fut passée.

Cette circonstance fut l'internement à Charenton du laboureur-prophète Thomas Martin, de Gallardon. Ce paysan de la Beauce, absolument illettré, reçut un jour l'ordre divin de se rendre auprès de Louis XVIII afin de l'informer que ce n'était pas lui qui devait être sur le trône de France qu'il avait usurpé par la persécution et les intrigues, au détriment du second fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, le duc de Normandie, Louis XVII, héritier direct du trône, et qui avait été sauvé de la prison du Temple. Comme preuve de ce qu'il avançait, le laboureur prophète avait reçu l'ordre de révéler également au Roi des évènements bien secrets, dont nul n'avait la confidence.

Thomas Martin accomplit sa mission à travers mille difficultés, mais afin qu'il ne put rien révéler des résultats de sa mission auprès de Louis XVIII, le ministre de la police, le duc Decazes, reçut l'ordre de le faire arrêter, passer pour fou et transférer à Charenton. C'est pour l'y recevoir, le soigner, le consoler que Dieu avait d'avance fait prendre un emploi à M. Legros dans cette maison.

La *Société de Saint-Jean* devait s'éteindre sous M. Legros, à mesure que la mort éclaircirait les rangs. Il y avait défense d'admettre aucun nouveau membre, le but de la Société étant accompli et une autre voix de révélation devant se faire entendre, qui allait être chargée d'avertir les grands de la terre, d'instruire d'abord les Rois et le chef de l'Eglise, et jeter les premières lueurs de cette lumière nouvelle dont plus tard le *prophète eucharistique*, Eugène Vintras, allait être le foyer.

Cette autre voix de révélation, ce fut Mme Bouche, née Marguerite-Thérèse des Isnard, à Avignon, le 24 décembre

1759. Ç'est en juillet 1810 que lui fut révélée sa mission, dans l'église Saint-Pierre d'Avignon. Il lui fut annoncé qu'elle allait servir à la manifestation des desseins d'En-Haut et qu'elle serait éprouvée par mille tribulations. Ce n'était pas la première fois qu'elle était l'objet de faveurs spirituelles, mais c'est ici que sa mission prend date, sous le nom de *Sœur Salomé*.

Sous le ministère prophétique de M. Loiseaut, de Sœur André, de M. Legros, la prophétie avançait dans l'ombre et ne se disait qu'à l'oreille, aux âmes droites. La Sœur Salomé ne doit rien publier encore par la voix de la presse, mais elle doit porter connaissance de l'œuvre aux conducteurs des peuples, rois, ministres, ambassadeurs, prélats.

Après avoir reçu une sorte de consécration prophétique, où elle s'engagea à obéir à la divine parole qui se faisait entendre en elle, à exécuter dans une entière obéissance tous les ordres qui lui seraient donnés, il lui fut ordonné de former en trinité tous ceux qui croiraient à la révélation.

Les premières personnes qu'elle reçut l'ordre d'informer furent le roi d'Espagne, Charles IV et la reine, sa femme, alors prisonniers à Marseille. Ces princes composèrent avec elle la première *trinité représentative* dans un cérémonial indiqué par la révélation.

Vinrent ensuite plusieurs personnes dont elle se servit pour porter au Pape Pie VII, connaissance de l'œuvre. Le pape n'hésita pas à croire comme divine cette œuvre prophétique de régénération ; mais c'était en 1811, sa translation à Savone, puis à Fontainebleau, ne lui permit pas d'y prendre la part active qui lui était demandée.

Par ordre divin, sans lequel elle ne devait faire aucune démarche, Sœur Salomé informa de l'œuvre Napoléon, lorsqu'il partait pour la campagne de Russie, ajoutant que sa chute serait le châtiment de son incrédulité.

Elle s'adressa ensuite aux représentants de toutes les puissances à Paris ; mais elle fut partout repoussée.

L'empereur de Russie, Alexandre, fit exception. Averti par son ambassadeur, ce monarque appela près de lui la Sœur Salomé, qui alla passer à sa cour dix-huit mois, de septembre 1819 au printemps 1821.

L'empereur Alexandre put se convaincre de la divinité de l'œuvre. Sur les instructions de la Sœur Salomé, il fit

faire des *triangles d'or pur* enfermés dans des médaillons, emblème de la Trinité divine dans l'unité, médaillons conservés pour être remis en temps et lieu à différents princes et rois.

De retour à Paris, cette Sœur continua de porter ses avertissements à ceux qui lui étaient désignés : princes, ministres, prélats et presque toujours sans succès. Les conseils de la sagesse terrestre, le respect humain, l'ambition, étouffèrent, dans la plupart, les inspirations de la grâce. L'organe prophétique s'en désolait-il ? « Que t'importe, lui disait le Verbe ? tu obéis à ma volonté, il suffit. « Je t'ai chargée d'annoncer mon œuvre de miséricorde, « mais non de réussir à la faire recevoir. » Elle continuait donc d'exécuter la *volonté du Verbe,* en faisant les démarches qu'il lui commandait, se reposant sur cette promesse qu'elle avait entendue : « Si les Rois ne reçoivent pas mon Œuvre, je me choisirai des disciples pour la faire connaître et l'établir ; mais alors la terre sera purifiée par les châtiments qu'on ne veut pas détourner par la pénitence. »

Ainsi, poursuivait-elle sa mission stérile, soutenue par cette réponse du Verbe, aidée de deux saintes femmes, jusqu'au jour où il lui fut dit : « Maintenant, repose-toi, un autre va succéder à ce même ministère. »

(*A suivre.*)

Joanny Bricaud.

---

Les Conférences Sédir auront lieu, cet hiver, à l'hôtel des Sociétés Savantes, Salle D, au 1^er^ étage, à 8 h. ½ du soir, les mardis 4 et 18 novembre, 2 et 16 décembre. Les mardis 11 et 25 nov., 9 et 23 décembre seront consacrés à des séances de réponses aux questions orales ou écrites posées par les assistants. En son domicile, 31, rue de Seine, M. Sédir donnera des consultations collectives tous les mercredis, à 8 heures ½ du soir, à partir du 5 novembre et tous les jeudis, à la même heure, à partir du 6 novembre des consultations particulières sur rendez-vous. Toutes ces séances sont payantes, selon les possibilités des assistants.

# Les Signes des Grands Evènements d'après Nostradamus

---

Toute personne au courant des prophéties voit ce qu'il faut entendre par les Grands Evènements, le Grand Coup, etc.

Plusieurs voyants, entre autres Mgr de Hohenlohe, ont dit que le signe serait une comète.

J'ai cherché dans le Grand Prophète français s'il était question de ce signe ; les quatrains suivants montrent à quel point il a précisé.

*Apparaîtra vers le Septentrion*
*Non loin Cancer, l'étoile chevelue ;*
*Suze, Sienne, Boèce, Erectrion*
*Mourra de Rome Grand, la nuit disparue*

(VI, 6).

*Un peu avant monarque Arucidé*
*Castor, Pollux, en nef, astre crinite*
*L'airain public par terre et mer vidé*
*Pise, Ast, Ferrare, Turin terre interdite*

(II, 15).

*Au chef Anglais à Nîmes trop séjour*
*Devers l'Espagne au secours d'Ænobarbe*
*Plusieurs mourront par Mars ouvert ce jour*
*Quand en Artois, jaillir étoile en barbe.*

(V, 59).

L'étoile chevelue, l'astre crinite, l'étoile en barbe, c'est bien une comète. Où apparaîtra-t-elle? Vers le Septentrion : En Artois. Dans quel lieu du ciel ? Non loin Cancer-Castor Pollux en nef, (dans les Gémeaux).

« Mourra de Rome Grand » et « un peu avant monarque trucidé » sont à rapprocher des prophèties qui annoncent la République en Italie, qui chassera le Pape. A rapprocher du quatrain suivant :

*La Grande Etoile par sept jours brûlera*
*Nuée fera deux soleils apparoir*
*Le gros Mâtin tout nuit hurlera*
*Quand Grand Pontife changera de terroir.*

(II, 41).

La Grande Etoile est la Comète. Le 2e vers annonce un phénomène météorologique.

Lorsque la Comète, découverte vers le Nord, sera vue dans le Centre et dans le Midi, d'autres évènements suivront :

*Flambeau ardent à ciel soir sera vu*
*Près de la fin et principe du Rhône*
*Famine, Glaive, tard le secours pourvu*
*La Perse tourne, envahit Macédoine*

(II,96).

Puis la Comète conjointe au Soleil dans le signe du Cancer amènera une sècheresse terrible dans le Midi :

*A quarante-huit degré climatérique*
*A fin de Cancer si grande sécheresse*
*Poisson en mer, fleuve, lac, cuit hestique*
*Bearn, Bigorre, par feu ciel en détresse.*

(V, 98).

Ici, nous arrivons à la grande sécheresse, ce qui sort du sujet que je voulais traiter.

P. GENTY.

---

## PENSÉE

Tout acte engendre une forme dans l'Invisible ; les vrais voyants constatent cela ; cette forme est perceptible comme une aura dans le plan des fluides, comme un être dans le plan cardiaque du monde. Or, comme tout acte ne peut qu'être bon ou mauvais, il ramènera sur son progéniteur le bien ou le mal semés sur la première partie de son cycle : en destin, en intelligence, en santé.

SÉDIR.

# *Un talisman d'un genre inattendu*

Holl-Kop-Tock, le méchant démon de la nuit, toujours en quête d'un méfait nouveau, passant par une nuit d'automne dans la petite cité de Durham, alla se percher sur le faîte de la maison de Netty O'Bell.

Ouf ! fit-il, reposons-nous un peu. Je viens de loin. Brrr... Quel froid de loup, là-bas !

Il arrivait en droite ligne du Spitzberg sans avoir pu trouver une seule petite occasion d'exercer ses maléfiques talents.

Mais, qu'est ceci ? continua-t-il en tendant l'oreille ; on travaille là-dessous.

Les esprits ont les sens très subtils. Il entendait un certain petit bruit qui, à son point de vue de vilain diable guettant l'occasion d'un mauvais coup, ne lui disait rien de bon.

Il descendit donc par la cheminée et vit la belle Netty qui travaillait à la lueur d'une lampe.

Eh ! Eh ! la jolie fille ! comme elle est sage ! dit le démon ; elle a bien tort de s'abîmer les yeux sur cette dentelle, à mon avis, ridicule, ne serait-elle pas mieux à cette heure, en compagnie d'un beau gars ?

Voyons, il faut lui trouver cela.

Justement Peter, le brave policeman, ayant fini son service, passait par là. C'était un grand garçon d'agréable figure.

Voilà mon affaire, dit Holl-Kop-Tock distinguant à la résonnance du pas qu'un homme jeune et célibataire marchait dans la rue ; aussitôt, passant sous la porte, il se trouva près de Peter qui, bien entendu, n'en soupçonna rien, puisque les esprits sont invisibles.

Arrête-toi, lui dit le démon, et... mouche-toi. L'homme

---

*M. Alfégas exposant ses vues sur la littérature occulte en petit comité, soutint qu'on pouvait enseigner l'occultisme d'une façon humoristique ; pour faire la preuve on lui imposa le sujet suivant* : **montrer comment les mauvaises entités de l'Invisible agissent pour suggérer le mal et comment leurs projets peuvent être contrecarrés par certaines substances matérielles à influence bénéfique.** *Telle est l'origine de cette amusante nouvelle.* **La Direction.**

s'arrêta. Il lui semblait ressentir une insurmontable envie de se moucher. Il tira donc son mouchoir de sa poche et... ne se moucha pas.

Regarde, lui soufflait déjà l'Invisible, tu es devant la porte de Netty.

Tiens, se dit Peter, il y a encore de la lumière dans la maison, je parie qu'Elle travaille.

Va voir ce qu'elle fait, lui souffla Holl-Kop-Tock.

Je voudrais bien lui dire bonsoir, car elle est gentille, mais... le prétexte ? pensa Peter.

Le prétexte, ce fut le démon qui le trouva. Vite, il repassa sous la porte de Netty et une fois dans la maison, il fit danser la flamme de la lampe d'une façon si étrange, que, toute impressionnée, la pauvre jeune fille, en voulant régler cette folle flamme qui sautillait en crépitant d'une manière fort bizarre, renversa sa lampe qui roula sur la table et de là par terre où l'essence se répandit toute enflammée.

Au secours ! au feu ! c'est Netty qui se précipite affolée dans la rue pour appeler les voisins.

Elle se trouve en face de Peter. Sir, dit-elle, venez vite, il y a le feu chez moi.

Peter entre, voit sur le sol la petite mare incandescente ; devant lui les flammes s'élèvent et s'affaissent selon une cadence singulière en formant d'étonnants dessins.

Sir, voici de l'eau, dit Netty ; mais Peter, tranquillement, enlève la veste et l'étale d'un coup sur la flamme, bien à plat.

Le procédé était héroïque, aussi le feu étouffé, restitua son âme ignée au diable.

Or, c'était justement là ce que voulait Holl-Kop-Tock, car où l'obscurité règne, les mauvais esprits sont les maîtres.

Celui-ci commença par établir un courant d'air entre la cheminée et la porte, de telle sorte qu'elle se referma sur les jeunes gens en tête-à-tête.

Entendant claquer la porte, la jeune fille poussa un cri.

Ne craignez rien, Miss, dit Peter, il n'y a plus de danger.

Ah ! Sir, répondit-elle, c'est que j'ai peur dans les ténèbres.

Diable ! c'est que je n'ai pas d'allumettes sur moi, Miss !

Sir, j'en ai moi, elles sont sur la cheminée, je vais les prendre.

Netty s'avança en tâtonnant, mais au moment où sa main allait saisir la boîte, Holl-Kop-Tock la fit choir par terre.

Oh ! Sir, elles sont tombées, dit la belle en se baissant pour les chercher.

Peter se rapprocha d'elle, et l'aida dans sa recherche. Leurs mains se rencontrèrent ; c'était fatal. La jeune fille poussa un cri en serrant la main de Peter qui tressaillit.

Alors, l'Esprit qui les observait souffla longuement sur leurs âmes, ils frémirent et se rapprochèrent soudain grisés.

Le Malin rit sataniquement. Ça y est, se dit-il, ils ont la fièvre, voyons ce qui va se passer. Il s'installa commodément sur la table.

Oh ! Sir, dit Netty toute émue. Le jeune homme ne souffla mot, mais il l'attira pour l'enlacer.

Ce geste sauva la jeune fille de plus tendres caresses, car dans le mouvement qu'elle fit son pied heurta la boîte ; le choc lui rendit toute sa présence d'esprit. Voilà les allumettes, dit-elle en se dégageant vivement, elle les ramassa, en frotta une et, devant Peter interdit, elle alluma la bougie qui se trouvait sur la cheminée.

Vous croyez peut-être que Holl-Kop-Tock souffla cette bougie ? Pas du tout ; c'est un malin qui aime les péripéties espérant toujours en profiter.

C'est bon, se dit-il, je vais me rattraper autrement.

Netty était reconnaissante. Sir, dit-elle, je vous remercie, voulez-vous accepter quelque chose ? pendant ce temps, je verrai si votre habit n'a pas besoin d'une réparation, car le feu doit l'avoir abîmé.

Prends du wisky, suggéra le démon.

J'accepterai volontiers un verre de wisky, dit Peter croyant se donner une contenance.

Ah ! Sir, je regrette, c'est que je n'en ai pas ; si vous voulez, je vous verserai d'excellent vin au quinquina.

Bien, dit le jeune homme, mais alors, Miss, vous me ferez honneur.

Netty sourit et apportant une bouteille, elle remplit deux verres de quinquina.

Ceci ne s'accordait pas du tout avec le plan du démon

de la nuit, car les esprits n'ont pas un égal pouvoir sur toutes choses. Si, sur certaines leur empire est absolu, par contre, sur d'autres, ils sont sans puissance et même, ils ne peuvent tenter avec succès une action contraire dès qu'on a ces choses en main.

Or, par une loi mystérieuse de la nature, le quinquina échappe justement au pouvoir des malins démons de la nuit, et cela parce qu'ils dominent et commandent aux esprits de la Fièvre ; et l'on sait que le quinquina est l'ennemi né de cette dernière ; dès qu'il la rencontre, il lui livre combat, et, souvent, il reste vainqueur.

Holl-Kop-Tock le savait, car il était expert en l'art de provoquer de ces fièvres soudaines qui, trompant la raison, exaltent l'imagination et font faire les pires sottises. Pourtant, comme il est très têtu, et que la résignation n'a jamais été une vertu cultivée par les démons, il voulut tenter un dernier effort.

Accroupi sur la table, il suggéra perfidement à Peter : « Elle paraît vivre toute seule ici, elle doit avoir un ami. »

Cette idée se logea dans le crâne du jeune homme, qui, très oppressé, assez sottement, balbutia : « Miss, je bois à votre bonheur, à vos amours. » Il soupira.

« Oh ! Sir, se récria vivement la jeune fille, je n'ai pas d'ami, je n'aime personne. » Elle baissa les yeux.

Personne ? interrogea Peter.

Elle rougit beaucoup, leva les yeux vers lui, mais ne répondit pas.

Peter frémit longuement, et, du verre qu'il tenait d'une main tremblante, quelques gouttes tombèrent *sur la main* de Holl-Kop-Tock, laquelle, quoique faite de matière subtile, était sensible à certains corps plus grossiers.

Or, ce perfide Invisible, toujours accroupi sur la table, guettait le moment favorable pour suggérer le coup décisif.

Le méchant démon poussa un cri horrible qui retentit dans le Monde des Esprits. Heureusement les jeunes gens ne l'entendirent point. C'est que le quinquina est pour les mauvais esprits de la nuit un *corrosif intolérable ;* aussi, en jurant d'une façon épouvantable, Holl-Kop-Tock s'enfuit par le trou de la serrure, complètement dégoûté.

Netty, dit le jeune homme, vous êtes orpheline et jolie, est-il raisonnable que vous restiez seule, ainsi.

La jeune fille ne répondit qu'en rougissant davantage.

Moi aussi, je suis seul au monde, continua-t-il, je ne suis pas vilain garçon et je gagne suffisamment pour deux, voulez-vous que nous suivions la même route ?

Netty dit : Oui, tout bas.

Et voilà comment, Holl-Kop-Tock, le méchant démon de la nuit, en croyant, par un mauvais coup de sa façon, perdre ou au moins dévoyer une jeune fille belle autant que sage, lui amena un excellent mari. Du moins, il est agréable de le supposer.

ALFÉGAS.

---

*La Société Française d'études des Phénomènes Psychiques* donnera le dimanche 23 novembre, à 2 h. ½, dans la salle des agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes une grande conférence.

***

*Société des Conférences Spiritualistes* (5e année). Le Dr PAPUS nous communique les dates de ses conférences pour 1913-1914, au Palais des Sociétés Savantes, 8, rue Danton. Ce sont les jeudis 30 octobre, 27 novembre, 18 décembre, pour 1913, et 22 janvier, 26 février, 26 mars, 30 avril, 28 mai, 25 juin, pour 1914. Ces conférences ont lieu le soir, à 8 h. ½. Une conférence sera consacrée à la théorie et à l'histoire, une autre aux développements pratiques

***

*Ecole Hermétique*, (le jeudi soir), à 8 heures ½.

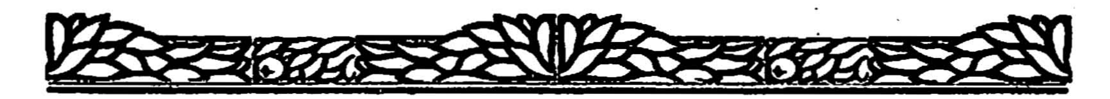
*Ecole d'Homéopathie*, (mardi, mercredi, jeudi, à 5 h. ½ du soir), *publique et gratuite*.

*Ecole de Massage*.

Tous ces cours ont lieu à l'Hôtel des Sociétés Savantes, sous la direction du Dr PAPUS.

***

Au printemps prochain, Berlin réunira en congrès les Occulistes des différentes nations.





# Le Centiloque ou les Cent sentences de Ptolémée d'Alexandrie

(*Suite*)

LXXXVI. — *Sol est fons vitalis potentiœ, Luna naturalis.*

Dans les nativités, le Soleil est considéré comme la source de l'énergie vitale, et la Lune comme celle de la vigueur physique et organique.

LXXXVI. — *Mensium conversiones fiunt ex diebus viginti octo, horis duabus, ac minutis circiter decem et octo. Quidam autem a peragratione Solis indicant, cum partiliter exœquatus est gradui ac minuto quod in initio obtinet.*

Les révolutions ou profections des mois comprennent chacune 28 jours, 2 heures et 18 minutes environ. Certains astrologues les établissent d'après la progression du Soleil comptée exactement des degrés et minutes qu'il tenait à la naissance et répartie mois par mois.

LXXXVIII. — *Cum partis fortunœ profectionem in toto revolutionis anno facere volumus, a Sole in Lunam ac tantumdem ab Ascendente capimus.*

Pour la profection de la partie de fortune, il faut dans chaque thème de révolution, établir sa position en prenant la distance en degrés du Soleil à la Lune, qu'on ajoutera à la longitude de l'Ascendant pour avoir le lieu zodiacal de la partie de fortune.

LXXXIX. — *Quœ sunt avi septimo a loco, quœ autem patrui a sexto vide.*

Pour connaître ce qui a rapport au grand-père, il faut étudier la septième maison de l'horoscope, et pour ce qui

concerne les oncles paternels, il faut examiner la sixième maison.

XC. — *Cum dominator ascendens viderit, res quœ occulta est secundum Ascendentis naturam erit ; quod si non videt illud, erit secumdum naturam loci in quo ipse est dominator. Et horœ quidem dominus colorem ejus, Lunœ vero locus tempus demonstrat, erit que res nova, si supra terram; sin sub terram, vetus. Fortunœ pars quantitatem ejus, longa ne an brevis sit demonstrat. Dominus finium, imi ac mœdii cœli, item Lunœ, substantiam ejus demonstrat.*

Dans l'horoscope érigé pour la découverte d'une chose cachée ou perdue, quand le significateur de l'objet se trouve en aspect avec l'Ascendant, celui-ci *par la qualité du Signe,* indiquera la nature de l'objet.

Si le significateur n'a point d'aspect avec l'Ascendant, la chose cherchée sera de la nature du signe où se trouve placé le significateur. La planète, maîtresse de l'heure, déterminera la couleur de l'objet, *par la sienne propre.* La position de la Lune indiquera le temps, *c'est-à-dire depuis combien de temps la chose a disparu et dans combien de temps elle sera retrouvée.* Si la Lune est placée sur l'horizon, il s'agira d'une objet neuf, si elle se trouve sous l'horizon, il s'agira d'un vieil objet. La partie de fortune, *par sa position,* en indiquera la dimension. Enfin les planètes, maîtresses des Termes du bas et du milieu du Ciel, ainsi que du lieu de la Lune, feront connaître la substance dudit objet.

XCI. — *Malum signum est, cum œgroti dominator combustus est, maxime si fortunœ pars affligitur.*

Lorsque, dans un thème de maladie, le significateur du sujet se trouve combuste, *c'est-à-dire placé à moins de 8 degrés et demi du Soleil,* c'est une indication malheureuse, surtout si la partie de fortune est elle-même affligée.

XCII. — *Saturnus orientalis non adeo nocet œgro, sicuti nec Mars occiduus.*

Quand Saturne, significateur, est oriental, il sera moins nuisible au malade, il en sera de même pour Mars occidental.

(*A Suivre*). Traduction : Julevno.

# LA VERGE DE JACOB

**Rabdomancie Originale**

(*Suite*)

---

## Par quel endroit l'on peut connaître la profondeur des sources et des métaux

La connaissance de la largeur des sources et des mines est inutile sans celle de la profondeur, cette dernière est même de plus grande importance, sans elle on ne peut mesurer la dépense avec le bénéfice qu'on prétend recevoir de la chose dont on veut faire la découverte, si le métal est trop profond, ou dans des rochers de difficile accès, la peine ou la dépense excèdent le profit qu'on peut recevoir de sa profession. Si la source n'est pas dans une élévation proportionnée à la pente que nous lui voulons donner, sa découverte est moins profitable que nuisible. Il faut donc nécessairement tâcher, autant qu'on le peut, de découvrir au juste la distance de sa profondeur, et comme les chapitres précédents ne nous ont donné qu'une idée confuse de la manière dont il s'y faut prendre, celui-ci nous apprendra les maximes qu'on y doit pratiquer et les expériences nécessaires pour nous en éclaircir.

La première, c'est que quand on a trouvé la largeur d'une source ou d'une mine, et que l'on connaît par le mouvement contraire que la baguette commence à donner en remontant contre l'estomac qu'on est à son extrémité. L'on doit marquer avec un piquet l'endroit où l'on a commencé de reconnaître ce contraire mouvement et après marcher lentement depuis ce piquet jusqu'à ce qu'on ait encore remarqué que ce mouvement vient à cesser, alors on doit encore marquer cet endroit par un second piquet, et après l'on n'a qu'à mesurer depuis ce dernier jusqu'au premier, et l'on trouvera la profondeur dans la distance qui les

sépare, je veux dire qu'il y aura autant de pouces, de pieds ou de toises, depuis la superficie de la terre jusqu'à l'endroit qui renferme la chose cachée, comme il y en aura depuis un piquet jusqu'à l'autre.

La seconde chose nécessaire pour bien trouver la profondeur, c'est de tâcher de s'assurer par quelque signe que l'épreuve que nous venons de faire n'est pas fautive. Le premier, c'est de la chercher de l'autre côté de la largeur, et d'y planter deux piquets de la même manière pour voir si les distances seront égales, ce qui est une véritable marque de la profondeur. Le second, c'est qu'on s'arrête un peu dans l'endroit où la baguette reste immobile, pour s'assurer qu'elle n'a plus de mouvement, et après il faut avancer encore un pas ou deux, et si la baguette vient à tourner en baissant, comme sur la largeur, ce contraire mouvement nous marque infailliblement que l'endroit que nous venons de quitter est celui de la profondeur. Le troisième, c'est qu'après avoir avancé sept ou huit pas au delà de ce second piquet, nous devons revenir sur nos pas jusqu'au premier planté, et si l'espace marqué est la véritable profondeur, la baguette restera toujours immobile jusqu'à ce que commençant d'outrepasser le premier piquet planté, nous entrerons dans la largeur.

Je ne doute point que ces signes ne surprennent beaucoup de gens, mais outre la raison que nous en donnerons dans un autre chapitre, l'on peut s'en assurer par l'expérience que nous avons rapportée ci-dessus d'un pont, ou d'une source conduite par des tuyaux : Nous y verrons que tant que nous marcherons sur le pont en tenant la baguette, en la seconde ou en la troisième manière, elle tournera en baissant contre terre, comme nous l'avons dit, mais au moment que nous commencerons à sortir du pont, elle tournera en remontant contre l'estomac, jusqu'à ce que nous soyons à la distance depuis la superficie du pont jusqu'à l'eau, après quoi elle restera sans mouvement, et si nous étant un peu arrêté dans cet espace, nous voulons l'outrepasser d'un pas, la baguette reprendra son mouvement pour un peu de temps, et ce mouvement se fera comme sur la largeur, c'est-à-dire qu'elle tournera en baissant contre terre : Et si l'on veut après trouver la justesse de cette expérience, l'on n'a qu'à prendre un cordeau, et

après avoir mesuré depuis la superficie du pont jusqu'à l'eau, l'on trouvera la même distance depuis l'extrémité du pont jusqu'au premier endroit où le mouvement aura cessé.

Cette démonstration doit servir pour toutes les choses cachées ; il y a pourtant cette observation à faire à l'égard des sources qu'on ne peut discerner leur profondeur aussi juste qu'on vient de le marquer, d'autant que l'eau qui passe sous un pont est resserrée et limitée par les extrémités de l'arcade, mais celle des sources, outre son canal ordinaire, imbibe et humecte de plus une partie de la terre qui est aux environs, hormis qu'elle ne soit dans le rocher de sorte que, pour éviter de se tromper en ce cas, il faut toujours augmenter la distance du piquet d'un pied, ou d'un pied et demi tout au plus, suivant sa grandeur.

Pour plus de sûreté, l'on fait encore la même augmentation à l'égard des mines et des autres choses cachées, non seulement parce qu'on ne marche jamais si juste qu'on ne puisse bien se manquer de cet espace, soit en avançant trop, ou trop peu le pied ou le reste du corps, soit aussi parce que, suivant que l'air est subtil ou qu'il est épais, les particules des corps qui causent ce mouvement, se pouvant étendre ou se tenir resserrées dans leurs limites, elles peuvent, en s'étendant, donner à la baguette un faux mouvement avant qu'on soit sur la largeur, et sans une grande expérience, elles en font manquer le véritable endroit, et, par conséquent, celui de la profondeur que l'on ne tire que sur les extrémités de la largeur, et comme cette erreur ne peut être considérable parce que ces particules ne s'étendent pas fort loin, c'est ce qui nous a porté de dire que pour éviter de se tromper, il faut tout au plus ajouter un pied et demi. L'on a vu, au chapitre précédent, lorsque nous avons parlé de ceux à qui la baguette tourne dans l'approche de la chose cachée une marque que les parties qui s'exhalent des corps s'écartent de leur véritable situation, ainsi je ne m'étendrai pas davantage à prouver la nécessité de cette augmentation, d'un pied ou d'un pied et demi, suivant les endroits où l'on doit creuser.

Il faut encore remarquer que la connaissance de la profondeur peut être interrompue par quelque mine, quelque filon, quelque source ou quelque branche qui se trouve dans la distance qui la doit marquer. Pour s'en éclaircir, il faut

faire son expérience d'un autre côté, par exemple si depuis la source ou la mine que l'on a trouvée on a marché pour la profondeur et l'on s'est trouvé interrompu du côté du Soleil levant, il faut revenir sur ses pas, traverser la largeur du côté du couchant, marquer son extrémité avec un piquet, et depuis cet endroit marcher lentement jusqu'à ce que l'immobilité de la baguette nous fasse connaître la profondeur et qu'elle soit confirmé par notre retour à la largeur sans aucune interruption ; que si nous en trouvons encore de ce côté, comme ce ne peuvent être que des branches d'une même source, ou des veines d'une même mine qui sont séparées, si le lieu le permet, il en faut suivre une en remontant, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la source ou le tronc, ou ces deux filons, ou bien ces deux branches, se trouvant réunies, nous y pouvons sans obstacle trouver la véritable profondeur en la manière que dessus.

Mais si le lieu ne nous permet pas de suivre ces branches, comme apparemment elles sont de même profondeur, nous ne la pouvons trouver qu'en plantant le premier piquet à l'extrémité de la largeur de l'une de celles qui sont aux extrémités, et le second à l'endroit où cessera le mouvement de la baguette, et après en avoir fait autant vers celle qui est à l'autre extrémité. Si les deux distances de profondeur se trouvent égales, il faut conclure que cette égalité en est la véritable marque : mais s'il y avait quelque disproportion au delà d'un pied, elle ne peut être causée que par quelqu'autre source, en quelqu'autre branche dans l'entre-deux. Ce que l'on doit bien vérifier, pour tâcher de ramasser toute la source et ses branches autrement, l'on peut, comme il arrive souvent, ne prendre qu'une branche et laisser la véritable source plus profonde, et rompre par là les mesures qu'on avait prises de la faire fluer à proportion de la pente que pourrait avoir cette branche.

Voilà le seul moyen pour connaître la profondeur dans les endroits où la connaissance en est interrompue par des branches de source ou par des filons de mine, que si cette interruption vient de quelque autre chose de cachée, comme métal, limite, etc., il faut se tirer plus haut de l'espace qui la renferme, et après l'on aura un champ libre pour trouver encore la profondeur. En un mot, pour bien s'é-

claircir de la profondeur d'une source ou d'une mine, il faut nécessairement repasser quatre fois sa largeur, savoir : une fois de chaque côté de la source sur le travers en s'en éloignant, et une autre fois aussi de chaque côté sur le travers en s'en approchant, pour découvrir si quelqu'autre branche, ou quelqu'autre chose cachée ne nous interrompent point la découverte de la profondeur.

L'on doit encore observer à l'égard de la profondeur des mines que, suivant que les veines, ou les filons vont à fil droit, ou qu'elles suivent les veines de la terre ou les fentes du rocher qui leur sont propres, elle est beaucoup moindre en de certains endroits qu'en d'autres. Par exemple, une mine dont le tronc sera dans une montagne, et dont les veines iront à fil droit, sera beaucoup moins profonde dans les deux pentes de la montagnes qu'au sommet, et au contraire, celle qui suit les veines de la terre, ou les fentes du rocher, le sera beaucoup moins dans le sommet qu'aux deux extrémités de la montagne, suivant la disposition des dites veines ; ce qu'on doit encore soigneusement observer en suivant le filon, afin de découvrir par ce moyen les autres branches en cas qu'il y en ait, et d'éviter l'excessive dépense en creusant dans les endroits qu'on jugera les plus commodes, et où on la trouvera plus large et plus abondante.

Quont à la profondeur des métaux et autres choses cachées, il suffit de trouver l'espace qu'elles occupent, comme il n'y a ni veine ni filon à suivre, d'abord qu'on a trouvé le lieu du mouvement. On la peut vérifier par quatre endroits différents, c'est-à-dire des deux extrémités de la longueur, et des deux de la largeur, et après avoir planté un piquet à chacun de ces quatre endroits, on les doit doubler de chacun lorsque le mouvement contraire cessera, et s'ils se trouvent tous, dans l'espace qui doit marquer la profondeur, à peu près d'une égale distance, l'on peut s'assurer à un pied, ou un pied et demi près, que la chose cachée est dans cette même distance de profondeur.

S'il y a dans la terre plusieurs choses cachées dans un même espace, mais plus profondes les unes que les autres, il faudra prendre la distance de la profondeur la plus éloignée, parce qu'en creusant, on les trouvera successivement les unes après les autres, autrement l'on cesserait

de creuser d'abord à la première espèce qu'on trouverait, croyant qu'il n'y en a pas davantage, et l'on pourrait laisser les autres espèces dessous, ou plus profondes.

Les préceptes que je viens d'avancer sont certains et si quelqu'un veut creuser dans quelque endroit où il croira d'avoir découvert quelque chose, pour s'en éclaircir, il peut avant que de creuser, cacher quelques métaux ou quelqu'autre chose de cette nature sous une voûte en deux différents endroits ; et après en faire l'essai par lui ou par quelqu'autre, et il verra qu'il pourra distinguer les espèces, en observant tout ce que j'ai dit, la longueur et la largeur qu'elles occupent, de même que la profondeur ; mais il doit prendre garde que dans ces voûtes ou sous elles, il n'y ait quelque fer ou quelqu'autre métal attaché, parce qu'on voit bien que cela nuirait à son expérience, à moins qu'il ne fit aussi toucher à la baguette du fer ou de cet autre métal.

(A suivre) F. G.

# Revues et Journaux

*L'Alliance Spiritualiste* d'août donne le résumé d'une conférence d'O. Wirth, sur « la Maçonnerie et les Religions ». Il montre qu'à côté de la Maçonnerie de défense vulgarisée par l'abbé Tourmentin, il y a une Maçonnerie fondamentale, initiatique, règle de justice et de tolérance. Il rappelle les origines de la F.·. M.·. moderne, en 1717, à Londres, puis l'anathème que le pape lança en 1738 et contre l'injustice duquel protesta même l'ancienne monarchie française ; pendant ce temps, les Loges restaient ouvertes aux religieux. Ce fut la Révolution qui opposa les Maçons accusés d'être responsables des troubles produits, aux réactionnaires catholiques. Il y eût alors des Maçons sectaires dans leur haine de l'Eglise, et l'on dut, il y a trente ans, faire revivre l'initiative d'Hiram comme source de justice, comme clef pour discerner les religions, toutes respectables, du cléricalisme toujours haïssable.

A la suite de cet article est une autre conférence de A. Jounet sur le même sujet, insistant sur l'avantage qu'il y aurait à unir les hommes de tous les partis qui poursuivent le même idéal moral.

Dans l'*Echo du Merveilleux* d'octobre, A. Demar-Latour reprend les prédictions de Saint Malachie, concernant les derniers papes et envisage ce que pourra être, d'après elles, le sort futur de l'Eglise Romaine.

La *Estrella de Occidente* (Août 1913), publie une étude de C. J. sur Krichna, fils de la mystérieuse vierge Devaki, son enseignement du Mérou au Gange, son entrée triomphale à Mandoura et son supplice par les archers de Kansa.

Dans l'*Homœopathie Française* de septembre, le Dr Allendy publie une étude sur « le Dynamisme en Thérapeutique », montrant comment les données scientifiques modernes expliquent d'une manière satisfaisante, l'efficacité des hautes dilutions et aussi des préparations spagyriques des anciens alchimistes.

*Luce e Ombra* (31 août) publie les résultats d'une enquête sur la Réincarnation avec les réponses des Prof. Morselli, Chiapelli, de MM. Maxwell, de Rochas, etc.

Signalons dans la *Lumière Maçonnique* de juin 1913, la suite de « l'Initiation et les Mystères de l'Antiquité » de Leo Marnés, traitant particulièrement de la force cosmique universelle et de ses symboles. Ainsi qu'une étude d'O. Wirth sur la douzième lame du Tarot : le Pendu, symbole de l'Ame intellectuelle, du Grand Œuvre, de l'Abnégation, de l'Utopie.

*The Occult Review* de septembre, publie un article de Fr. Mayer sur la Science et l'Art de prier. Il considère la prière comme une véritable opération magique destinée à étendre l'influence de l'homme sur les forces non définies de la nature. Chaque mot, geste, couleur, son, parfum possède un sens et un but défini. Le rituel est donc d'un grand secours dans la concentration du désir.

Le numéro d'octobre croit devoir reprocher au *Voile d'Isis*, qui veut *n'être inféodé à aucune école,* d'empiéter sur le domaine de l'*Occult Review* qui a pour devise : « *Nullius addictus jurare in verba magistri.* » — Il nous semble exagéré de prétendre ainsi monopoliser l'esprit d'indépendance. On trouve, dans ce numéro, un article sur la dernière conjonction de Mars à Saturne survenue le 24 août 1913 et sur les événements qu'elle a produits : agitations à Dublin, troubles antimilitaristes à Paris, affaires mexicaines, et enfin un nombre d'accidents beaucoup plus considérables que d'habitude. Plus loin, Vere D. Shortt, raconte comment, deux fois dans sa vie, il a subi des violences physiques de la part d'êtres invisibles.

Dans la *Vie Nouvelle* de septembre, l'Abbé J.-A. Petit réfute l'ouvrage de M. Le Clément de Saint-Marcq et sa thèse, quelque peu étrange, que l'Eucharistie est primitivement une spermatophagie, car « ce n'est que sous les espèces du sperme que la chair de J.-C. a pu être véritablement une nourriture et son sang un breuvage ».

Signalons l'apparition d'une nouvelle revue d'occultisme : *Seculo XX* (Brésil).

SOUDBA.

---

*L'Imprimeur-Gérant* : P. CHACORNAC.

*POUR PARAITRE FIN NOVEMBRE :*

LES CLASSIQUES DE L'OCCULTE

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

**Philippe Aureolus Theophraste Bombast de Hohenhelm**

DIT

# PARACELSE

***Traduites pour la première fois du latin***
***et collationnées sur les Éditions Allemandes***

PAR

**GRILLOT DE GIVRY**

---

TOME SECOND

## *LIBER PARAMIRUM*

**(Suite)**

LES MALADIES PROVENANT DU TARTRE. — LES MALADIES DE LA MATRICE. — LES MALADIES PROVENANT DES CAUSES INVISIBLES, PAR LA FOI DE L'HOMME ET PAR LES IMPRESSIONS DU CIEL OCCULTE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL, 11
MCMXIII